Les autels portatifs et leurs inscriptions

Robert Favreau

Citer ce document / Cite this document :

Favreau Robert. Les autels portatifs et leurs inscriptions. In: Cahiers de civilisation médiévale, 46e année (n°184), Octobre-décembre 2003. pp. 327-352;

doi : <https://doi.org/10.3406/ccmed.2003.2865>

https://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_2003_num_46_184_2865

Fichier pdf généré le 25/03/2019

Résumé

Les plus anciennes inscriptions des autels portatifs portent les noms des donateurs, l'état des reliques, le rappel des consécration. Au XIe s. les inscriptions commémorent aussi la croix glorieuse, louent le Dieu très saint (Bamberg, Berlin, Brunswick), rappellent la vie du Christ (Namur), citent vertus cardinales, fleuves du Paradis (Munich, Fritzlar, Bruxelles). Le XIIe siècle est marqué d'une part par le retour de l'Ancien Testament, prophètes et apôtres, Église et Synagogue (autels d'Eilbert de Cologne, de Saint-Maurice de Siegburg, de Stavelot), d'autre part par l'insistance sur la Présence réelle dans l'eucharistie, suite à la controverse bérengarienne (autels de Saint-Grégoire à Siegburg, de Bamberg, Cologne, Berlin, Paderbon, Londres, Oloron-Sainte-Marie, Liège).

Abstract

The oldest inscriptions of the portable altars bear the name of donators, the state of reliques and remind the consecrations. During the XIth century, the inscriptions commemorate also the Glorious Cross, the very Holy God (Bamberg, Berlin, Brunswick), remind the Life of Christ (Namur), quote Cardinal Virtues, the Rivers of Paradise (Munich, Fritzlar, Bruxelles). The XIIth Century is marked on the one hand by the return of the Old Testament, prophets and apostles, Church and Synagoga (altars of Eilbert of Cologne, St. Maurice of Siegburg, of Stavelot), and on another hand by the insistence of the Real Presence in the eucharist, after the theological controversy of Berenger of Tours (altars of St. Gregory at Siegburg, Bamberg, Cologne, Berlin, London, Oloron-Sainte-Marie, Liège).

Robert FAVREAU

Les autels portatifs et leurs inscriptions

RÉSUMÉ

Les plus anciennes inscriptions des autels portatifs portent les noms des donateurs, l'état des reliques, le rappel des consécérations. Au XI^e s. les inscriptions commémorent aussi la croix glorieuse, louent le Dieu très saint (Bamberg, Berlin, Brunswick), rappellent la vie du Christ (Namur), citent vertus cardinales, fleuves du Paradis (Munich, Fritzlar, Bruxelles). Le XII^e siècle est marqué d'une part par le retour de l'Ancien Testament, prophètes et apôtres, Église et Synagogue (autels d'Eilbert de Cologne, de Saint-Maurice de Siegburg, de Stavelot), d'autre part par l'insistance sur la Présence réelle dans l'eucharistie, suite à la controverse bérengarienne (autels de Saint-Grégoire à Siegburg, de Bamberg, Cologne, Berlin, Paderbon, Londres, Oloron-Sainte-Marie, Liège).

ABSTRACT

The oldest inscriptions of the portable altars bear the name of donators, the state of relics and remind the consecrations. During the XIth century, the inscriptions commemorate also the Glorious Cross, the very Holy God (Bamberg, Berlin, Brunswick), remind the Life of Christ (Namur), quote Cardinal Virtues, the Rivers of Paradise (Munich, Fritzlar, Bruxelles). The XIIth Century is marked on the one hand by the return of the Old Testament, prophets and apostles, Church and Synagoga (altars of Eilbert of Cologne, St. Maurice of Siegburg, of Stavelot), and on another hand by the insistence of the Real Presence in the eucharist, after the theological controverse of Berenger of Tours (altars of St. Gregory at Siegburg, Bamberg, Cologne, Berlin, London, Oloron-Sainte-Marie, Liege).

Il est probable que les autels portatifs aient été employés dès les premiers siècles¹, mais leur histoire n'est vraiment assurée qu'à partir du VII^e s. Le plus ancien qui nous soit parvenu est celui de saint Cuthbert († 687), trouvé avec les ossements du saint dans la cathédrale de Durham et conservé aujourd'hui dans la bibliothèque du chapitre, tablette de bois recouverte d'une feuille d'argent, avec l'inscription : IN HONOR... S. PETRU. Au dire de Siméon de Durham un autel portatif avait été trouvé sur la poitrine de saint Acca, évêque d'Hexham (740) : il était en bois avec clous d'argent et portait l'inscription ALMAE TRINITATI AGIE SOPHIE SANCTAE MARIAE².

1. Abbé Jules CORBIET, *Histoire dogmatique, liturgique et archéologique du sacrement de l'eucharistie*, t. 2, Paris/Bruxelles/Genève, 1886, p. 209.

2. H. LECLERCO, « Autel », dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, 1-2, 1907, col. 3187 ; — Otto LEHMANN-BROCKHAUS, *Lateinische Schriftquellen zur Kunst in England, Wales und Schottland vom Jahre 901 bis zum Jahre 1307*, I, Munich, 1955, n. 2096, p. 558 ; — Joseph BRAUN, S.J., *Der christliche Altar in seiner geschichtlichen Entwicklung*, I, Munich, 1924, p. 422-423.

Fin ^{viii}^e-début ^{viii}^e s., saint Wulfran, évêque de Sens, célébrait la messe sur un autel portatif pendant une traversée en mer, et au ^{viii}^e s. Bède le Vénérable parle de deux missionnaires de Frise qui avaient un autel avec eux³.

À l'époque carolingienne sont affirmées, pour les autels portatifs, les deux conditions essentielles que la liturgie exigeait pour les autels fixes : la consécration par l'évêque, et l'emploi de la pierre⁴. Plutôt qu'une pierre simple, on emploiera une belle matière, marbre⁵, porphyre, jaspe, albâtre, onyx, serpentine, saphir, ivoire. Le concile d'Épône de 517 avait interdit, en son canon 26, de consacrer des autels qui ne seraient pas de pierre⁶. La raison en est symbolique bien plutôt que biblique, car l'Ancien Testament cite aussi bien l'or et l'airain que la pierre pour un autel⁷. C'est le Christ qui est signifié par l'autel⁸. Or le Seigneur s'est présenté comme la pierre rejetée par les bâtisseurs et devenue pierre d'angle⁹. Paul rappelle aux Corinthiens « que les Hébreux, dans le désert sous la conduite de Moïse, ont tous mangé le même aliment spirituel (la manne), et tous ont bu le même breuvage spirituel (l'eau du rocher)... et le rocher était le Christ » — *petra autem erat Christus* (1 Cor X, 3-4). Rappelant cette identification paulinienne, Thomas d'Aquin indique que la pierre était le Christ parce que le corps du Christ a été enseveli dans une sépulture de pierre, et que de plus la pierre est solide et peut être trouvée partout¹⁰. Pour Guillaume Durand l'autel doit être de pierre, non à cause de la dureté, mais de la solidité de la foi, selon ce que le Seigneur a dit à Pierre : « Tu es pierre et sur cette pierre [c'est-à-dire sur cette fermeté inébranlable de la foi] je bâtirai mon Église »¹¹. Pour ces mêmes raisons symboliques la pierre doit être d'un seul tenant¹². L'obligation de consécration par l'évêque, rappelée à l'époque carolingienne, se trouve répétée chez tous les auteurs postérieurs, et une rubrique existe dans le pontifical pour la consécration d'un autel portatif¹³. Dès le ^{iv}^e s. s'était imposé l'usage de déposer des reliques dans les autels. Cette tradition sera aussi observée pour les autels portatifs, même si Guillaume Durand, qui la rappelle, semble dire qu'il peut arriver qu'on ne dispose pas de reliques des saints pour un autel portatif¹⁴. À partir du ^{xiii}^e s. l'autorisation d'avoir un autel portatif devra être demandée au pape¹⁵.

Un autel portatif est fait pour la célébration de la messe et cette fonction doit être présente à l'esprit quand on examine son iconographie et ses inscriptions. En effet la pierre d'autel ne comporte presque jamais une iconographie¹⁶. Elle doit être assez grande, déclare Gérard de Cambrai dans sa *Gemma ecclesiastica* pour qu'on puisse y placer la patène et le pied du calice¹⁷.

3. J. CORBIET (*op. cit.* n. 1), p. 209.

4. Capitulaire de Charlemagne de 769 : en voyage... le prêtre ne peut célébrer la messe que sur une pierre consacrée par l'évêque : Hincmar, archevêque de Reims : si la nécessité l'exige... on devra employer une table de marbre, d'ardoise ou d'autre pierre très convenable qui aura été consacrée [par l'évêque] (*PL*, 125, col. 794).

5. C'est ce qu'on trouve dans divers trésors d'églises en Angleterre : Otto LEHMANN-BROCKHAUS (*op. cit.* n. 2), I, p. 331, n° 1232 : *duo altaria marmorea portabilia benedicta* (Deverel), p. 573-574, n° 2157 : *altare portabile marmoreum benedictum* (Horningshem); II, p. 266 (Mere); III, p. 245 (*Beccense monasterium*).

6. Concile d'Épône, 517, canon 26 : *Altaria nisi lapidea chrismatis unctione non sacrentur* (*Sacrosancta concilia*, éd. Ph. LABBÉ et Gabriel COSSART, IV, Paris, 1671, col. 1579; *Les canons des conciles mérovingiens (VI^e-VII^e s.)*, éd. trad. J. GAUDEMET et B. BASDEVANT, Paris, 1989 (SC, 353), p. 112-113).

7. Ex XX, 25; XI, 5; Jos VIII, 31; 1 R XVIII, 32; 2 R XVI, 14 et 15; 1 Mc I, 23; Ap VIII, 3. Référence peut aussi être faite à Jacob (Gn XXVIII, 18) : *Surgens ergo Jacob mane, tulit lapidem quem supposuerat capiti suo, et erexit in titulum, fundens oleum desuper*, citation qui est reprise au ^{xiv}^e s. sur un autel portatif à Klagenfurt : † MANE SURGENS JACOB ERIGEBAT † LAPIDEM † IN TITULUM FUNDENS OLEUM DESUPER VOTUM (J. BRAUN, *op. cit.* n. 2, I, p. 457).

8. THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, 3^a pars, quaestio 83, articulus. 3.

9. Mt 21, 42; Lc 20, 17; Ac 4, 11.

10. THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, 3^a, q. 83, a. 3.

11. *Rationale divinarum officiorum*, I, l. c. 7, § 25. Guillaume Durand cite ici Mt 16, 18.

12. Cf. Ex 20, 25 : *Quod si altare lapideum feceris mihi, non aedificabis illud de sectis lapidibus*.

13. *Pontifical de Guillaume Durand*, éd. Michel ANDRIEU, Cité du Vatican, 1941 (*Studi e Testi*, 88), p. 498-504.

14. *Rationale divinarum officiorum*, I, l. c. 7, § 23.

15. E. LEHMANN-BROCKHAUS (*op. cit.* n. 2), I, p. 353 et 3, p. 88, autorisations données par le pape Innocent IV.

16. La croix nue tracée sur le cristal de l'autel portatif d'Henri II à la chambre du trésor de la résidence de Munich constitue une exception.

17. *Distinctio* I, cap. 10, *De ornamentis altaris*, cité par O. LEHMANN-BROCKHAUS (*op. cit.* n. 2), III, p. 80, n° 5435. Relevé de dimensions dans Joseph BRAUN (*op. cit.* n. 2), I, p. 434-435.

Hildebert de Lavardin précise même que le calice doit être placé à droite parce que le sang a coulé, sur la croix, du côté du Christ¹⁸. Patène et calice occulteraient une iconographie tracée sur la pierre d'autel, et ils ont de plus leur propre iconographie. Le centre de la patène est lui-même le plus souvent sans iconographie, car on y place la grande hostie sur laquelle le moule à hostie a imprimé Crucifixion, Agneau de Dieu ou une autre figure. C'est ainsi que, pour ma part, je ne retiendrai pas la désignation d'autel portatif pour une plaque de cuivre doré et émaux champlévis du musée du Louvre du milieu du XII^e s. qui comporte, sur toute la plaque le dessin de Jésus dont on cloue pieds et mains sur la croix¹⁹, car elle ne comporte pas de pierre d'autel, ni d'emplacement réservé à la patène et au calice. L'inscription qui court autour de la plaque, VINEA MEA ELECTA QUOMODO CONVERSA IN AMARITUDINEM ME CRUCIFICIS, « Ma vigne choisie, tu me crucifies comme si j'étais tournée en amertume », est inspirée du prophète Jérémie (II, 21), mais tirée de l'Office des ténèbres du vendredi saint²⁰. Iconographie et épigraphie des autels portatifs se rapportent bien plutôt au jeudi saint qu'au vendredi saint, et lorsqu'ils mettent en scène la Crucifixion, c'est ordinairement d'une façon plus large que la seule Passion, mais avec le complément de la Résurrection et de l'Ascension, de l'Agneau de l'Apocalypse, des apôtres et de l'Église qui poursuivent l'œuvre du Christ mort et ressuscité²¹. De même j'écarte de la liste des autels portatifs, pour les mêmes raisons, la plaque d'émail du musée de Vienne où le Christ est représenté en Majesté dans une mandorle entre les symboles des évangélistes, avec l'inscription : IN ME PRETERITUM PRESENS MANET ATQUE FUTURUM, « En moi demeurent passé, présent et futur »²², qui n'est pas en rapport direct avec une célébration eucharistique. Si ces deux plaques appartenaient à un autel portatif, ce ne pourrait être que des plaques inférieures.

On connaît mal les autels portatifs et leurs inscriptions avant la fin du X^e s. La pierre d'autel de l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer, du IX^e s., porte seulement † ALTARE SANCTI SALVATORIS²³, celle de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Rufin de Moutiers-sous-Argenton, du X^e s., HEC EST MAGNA SANCTI RUFINI CONFESSORIS²⁴. Sur l'autel portatif consacré par l'évêque Roger de Champagne (996-1023), longtemps conservé au trésor de la cathédrale de Beauvais on lisait : PRIMUM CRUCI PRESUL LOCUM SANXI MARIAE POSTERUM ROTGERUS TERCIVM PETRO QUARTUM DEDI LUCIANO, « Roger, évêque, j'ai consacré ce lieu d'abord à la Croix, ensuite à Marie, troisièmement à Pierre ; en quatrième je l'ai donné à Lucien »²⁵. L'autel portatif de San Pedro de Roda, au musée diocésain de Gérone, porte sur sa face supérieure une inscription déjà élaborée :

[H]IC VIRTUS TONANTIS EXAUDIT PIE ORANTEM
MERITA SANCTORUM POSSUNT ADJUVARI ORANTEM

« Ici la puissance de Celui qui tonne exauce qui prie avec ferveur.
Les mérites des saints peuvent aider celui qui prie ».

18. *PL.*, 171, col. 1180.

19. *Le temps des croisades*, par François AVRIL, Xavier BARRAL I ALTET et Danielle GABORIT-CHOPIN, Paris, 1982, p. 281, fig. 265 ; — Marie-Madeleine GAUTHIER, *Émaux du Moyen Âge occidental*, 2^e éd., Fribourg, 1972, n. 110, p. 360, parle avec raison de « cassette reliquaire, dite, probablement à tort, autel portatif », Joseph BRAUN (*op. cit.* n. 2), I, p. 472, rejette aussi l'appellation d'« autel portatif ».

20. *Corpus antiphonalium officii*, éd. René HESBERT, IV, Rome, 1970, n. 7787, p. 463 : *Vinea me electa, ego te plantavi ; quomodo conversa es in amaritudine ut me crucifigeres et Barrabam dimitteres ?*

21. Sur la cassette reliquaire du Louvre il y a bien les apôtres sur les côtés, mais cela n'est pas suffisant pour retenir l'appellation d'autel portatif.

22. Österreichisches Museum für angewandte Kunst, Inv.-NR. Em. 399. Cf. *Romanische Kunst in Oesterreich*, Krems an der Donau, 1964, n. 127, p. 180 et pl. 28 ; — *Kunst und Kultur im Weserraum, 800-1600*, 3^e éd., Munich, 1967, n. 267, p. 586 et pl. 223 et 224a. L'inscription est une transcription d'Ap IV, 8 : *qui erat et qui est et qui venturus est*.

23. *Corpus des Inscriptions de la France Médiévale*, éd. Robert FAVREAU, Jean MICHAUD et Bernadette MORA, t. 14, Paris, 1989, p. 138, fig. 99. (abrégé C.I.F.M.).

24. *Ibid.*, éd. R. FAVREAU et J. MICHAUD, t. 3, Poitiers, 1977, p. 140-142, fig. 95-96.

25. Abbé BARRAUD, « Autel portatif du X^e siècle », *Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise*, 2, 1852/55, p. 481 et ss. ; — Joseph BRAUN (*op. cit.* n. 2), I, p. 445-446.

Il y a une certaine recherche de rime, mais en même temps l'écriture est fort grossière. Sur la face inférieure JHNS EGLI, *Johannes evangelista*, est représenté au milieu de la plaque tandis qu'au bord des longs côtés sont marqués les noms des donateurs, JOSUE ET ELIMBURGIS / FIERI JUSSERUNT²⁶. On a déjà des autels portatifs d'une riche orfèvrerie, comme devait l'être l'autel d'onyx décoré de lames d'or et d'argent que Geoffroi, archidiacre de Milan, envoyait à la fin du ^x^e s. à Saint-Bénigne de Dijon et comme le montre l'autel-reliquaire de Saint-André consacré par l'archevêque de Trèves Egbert (977-993) et conservé à la cathédrale. Autour de la pierre d'autel placée en l'espace restreint laissé par la sandale de saint André on peut lire : HOC ALTARE CONSECRATUM EST IN HONORE SANCTI ANDREAE APOSTOLI, et sur les bords de la plaque supérieure une longue inscription énumère les reliques déposées en l'autel : HOC SACRUM RELIQUIARUM CONDITORIUM EGBERTUS ARCHIEPISCOPUS FIERI JUSSIT ET IN EO PIGNORA SANCTA SERVARI CONSTITUIT CLAVUM VIDELICET DOMINI ET DE SANCTI PETRI DE BARBA IPSIUS ET DE CATENA SANDALIIUM SANCTI ANDREAE APOSTOLI ALIASQUE SANCTORUM RELIQUIAS QUAE SI QUIS AB HAC AECCLESIA ABSTULERIT ANATHEMA SIT²⁷. Mais la grande période des autels portatifs se place au ^x^e et surtout au ^{xii}^e s., avec une part prépondérante pour l'empire germanique.

*
* *

Les noms des donateurs étaient, à Gérone, inscrits sur la plaque inférieure. Le plus souvent le donateur ou commanditaire a cependant préféré faire placer son nom sur la plaque supérieure, afin que le célébrant soit immédiatement incité à faire mémoire de lui au cours de la messe. C'était le cas de l'évêque Roger à Beauvais. Au Musée de Berlin une pierre d'autel portatif est donnée par Adelvoldus, premier prévôt connu par les textes, pour l'église abbatiale Saint-Blaise de Brunswick (avant 1068-1100) : † HUNC LAPIDEM CONSECRATUM DEDIT ADEVOLDUS PREPOSITUS SANCTO BLASIO²⁸. De même date un autel du trésor des Guelfes conservé aujourd'hui au musée de Cleveland est un don de la comtesse Gertrude († 1077) dont le nom est inscrit autour de la pierre d'autel :

GERDRUDIS CHRISTO FELIX UT VIVAT IN IPSO
OBTULIT HUNC LAPIDEM GEMMIS AUROQUE NITENTEM

« Afin qu'elle vive heureuse dans le Christ, Gertrude
lui a offert cette pierre brillante de gemmes et d'or »²⁹.

L'inscription forme deux hexamètres léonins, un vers qui va devenir de règle dans la majorité des inscriptions accompagnant des œuvres de qualité. Une autre noble femme Svonehild offre avec dévotion un autel portatif à l'abbatiale de Melk dans la seconde moitié du ^x^e s., HOC ALTARE DEO SVONEHILD DEVOTA BENIGNO — également vers léonin³⁰. Henri de Werl, évêque de Paderborn de 1090 à 1127, s'est fait représenter en bas de la pierre d'autel de la plaque supérieure de l'autel portatif qu'il a fait faire en 1100 par Roger d'Helmarshausen³¹ avec une oraison tirée du Psaume 141 : « Que ma prière devant toi s'élève comme un encens », qui

26. *Catalunya romànica*, XXIII, Barcelone, 1988, p. 98-100.

27. Alfred DARCEL, « Trésor de Conques. Les autels portatifs », *Annales archéologiques*, 16, 1856, p. 79.

28. *Die Inschriften der Stadt Braunschweig bis 1528*, éd. Andrea BOOCKMANN, Wiesbaden, 1993 (*Die deutschen Inschriften*, 35), n° 7, p. 11 et fig. 9.

29. *Ibid.*, n° 3, p. 5-7 ; — Hans SWARZENSKI, *Monuments of Romanesque Arts. The Art of Church Treasures in North-Western Europe*, Londres, s. d., p. 44, fig. 85, pl. 36 ; — Patrick M. DE WINTER, *The Sacral Treasure of the Guephs*, Cleveland, 1985, p. 37-40, pl. VI-IX ; — Peter LASKO, *Ars sacra 800-1200*, New-Haven/Londres, 1994, p. 136.

30. Adolph GOLDSCHMIDT, *Die Elfenbeinskulpturen aus der Zeit der karolingischen und sächsischen Kaiser VIII.-XI. Jahrhundert*, II, Berlin, 1970, p. 40, n° 104, pl. XXXIII.

31. Anton LEGNER, *Romanische Kunst in Deutschland*, 2^e éd., Munich, 1996, p. 185, ill. 356-357 ; — Peter LASKO (*op. cit.* n. 29), p. 163-164 ; — Patrick M. DE WINTER (*op. cit.* n. 29), p. 50, fig. 55.

fait partie d'une prière de l'office du lundi³². Quatre vers léonins riches sur la plaque inférieure sont aussi consacrés à l'offrande de l'évêque. Dans le Sud-Ouest de la France, à la cathédrale d'Oloron-Sainte-Marie, une inscription rappelait, sur la table de l'autel portatif, les noms de l'auteur, Rainaud de Morlaas, et du commanditaire, l'évêque Roger de Saintes (1100-1114)³³. Autour de la plaque de porphyre vert de l'autel de l'abbaye de Cellanova, aujourd'hui au musée diocésain d'Orense en Galice, l'abbé Pierre (1090-1118) a indiqué que c'était lui qui avait ordonné de faire cette oeuvre³⁴. À la fin du XIII^e s. Wolbero donne un autel portatif³⁵ et prie le Seigneur de lui être miséricordieux, en trois hexamètres léonins riches pleins d'humilité gravés autour de la plaque supérieure :

SIT DATOR AC DATUM TIBI CHRISTE PISSIME GRATUM
CLAUDERE CLAUSTRA POLI DUM PULSAT WOLBERO NOLI
QUI TIBI DEVOTUS DIVINA CLEMENTIA MOTUS

« Que le donateur et le don te soient agréables, ô Christ dans ta grande bienveillance.
Veuille ne pas fermer les portes du ciel à Wolbero alors qu'il frappe
lui qui t'est tout dévoué et a confiance en la miséricorde divine ».

À cette même époque l'impératrice Béatrice († 1184), seconde épouse de l'empereur Frédéric I^{er}, offre un autel portatif à l'archidiacre de Spire, « orné de gemmes et d'or » comme celui de la comtesse Gertrude un siècle plus tôt, et menace de l'anathème quiconque l'en enlèverait³⁶. Une semblable formule de condamnation figure dans l'inscription d'un autel portatif à Gandersheim³⁷. On a encore le nom d'un donateur, THIDERICUS ABBAS III DEDIT, sur un autel portatif conservé au British Museum : l'abbé a été identifié avec l'abbé de Scheiden près de Cologne, cité en 1226³⁸. L'exemple le plus remarquable d'une inscription de commanditaire est sans doute offert par les quatre vers léonins qui courent autour du cristal du riche autel portatif de la Sainte Croix conservé à la Schatzkammer der Residenz à Munich³⁹ :

† EN CESAR SOPHIAE RENITENS HEINRICUS HONORE
† CHRISTE CREATORI DABIT HOC TIBI MUNUS HONORI
† IN QUO SANCTA CRUCIS PARS CLAUDITUR AC DECUS ORBIS
† REDDE VICEM PATRIAE DONANDO GAUDIA VERE

32. Ps. CXLI (CXL), 2 : DIRIGATUR ORATIO MEA SICUT INCENSUM IN CONSPECTO TUO DOMINE DEUS. Le Psaume n'ajoute pas *Domine Deus*, mais on notera qu'il se poursuit par *elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum* qui illustre l'attitude du donateur. Cette prière fait partie de l'office du lundi (*Corpus antiphonalium officii*, éd. René HESBERT, IV, Rome, 1970, n° 6458, p. 116).

33. *C.I.E.M.*, t. 6, Paris, 1981, p. 162 :

HANC MORLANENSIS RAINALDUS CONDIDIT ARAM
PRAESUL ROGERIUS OLORENSIS JUSSIT UT ESSEM.

34. Au Landesmuseum de Darmstadt. Cf. Adolf GOLDSCHMIDT (*op. cit.* n. 30), III, p. 29-30, n° 87, pl. XXXV.

35. Jesus HERNANDEZ PERERA, « Las artes industriales españolas de la época románica », *Goya*, 43-45, 1961, p. 98-112 ; — Santiago de Compostela, 1000 ans de pèlerinage européen, Gand, 1985, n° 24, p. 218-219 : PIETRUS ABBAS ME JUSSI FIERI (début XII^e s.).

36. HOC ALTARE SACRUM GEMMIS AUROQUE DECORUM

FECEIT PECCATRIX NON RE SED VOCE BEATRIX

DISPEREAT PRORSUS ANATHEMATIS IGNE PERUSTUS

QUISQUIS IN ABSTULERIT SACRO CUCUMQUE DICARIT

(Joseph BRAUN [*op. cit.* n. 2], I, p. 515). L'expression *gemmis et auro* qui figure déjà chez Ovide et a été souvent reprise pour des œuvres de qualité.

37. ME SI PORTET LOCO QUIS PRORSUS TOLLAT AB IPSO

DELEAT HUNC IPSUM CHRISTUS DE SORTE SUORUM

(Joseph BRAUN [*op. cit.* n. 2] I, p. 465).

38. VIOLETT LE DUC, *Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque carolingienne à la Renaissance*, I, Paris, 1872, p. 19-21 ; — *British Museum. A Guide to the Medieval Room*, Londres, 1907, p. 255 et pl. XIV. On notera cependant que Scheiden a été d'abord un prieuré de prémonstrés, érigé en abbaye en 1628 d'après dom Cottineau, et que Theodoricus I est le cinquième « abbé » en 1226 (*Gallia christiana*, t. 3, col. 802).

39. Hans THOMA, *Schatzkammer der Residenz München-Katalog*, Munich, 1958, p. 23-25, n° 9 ; — *Die lateinischen Dichter des deutschen Mittelalters. V : Die Ottonenzeit*, éd. Karl STRECKER, Norbert FICKERMANN, Gabriel SILAGI et Bernhard BISCHOFF, Leipzig-Berlin-Munich, 1937-1979 (*Poetae latini Medii Aevi*), p. 362.

- « † Voici César, brillant de sagesse, Henri par son titre
 † Christ, il te donnera à honneur, à toi son créateur, ce présent
 † dans lequel est enfermée une sainte partie de la croix et la gloire du monde
 † Paie-le de retour en lui donnant les joies de la vraie patrie ».

Il est vrai qu'il s'agit de l'empereur Henri II le saint (1014-1024), qui a placé son nom en évidence sur toutes les offrandes de grand prix qu'il a faites aux églises de l'empire. Au-dessous de la croix gravée sur le cristal était inscrit : CRUX PRECIOSISSIMA. « La croix très précieuse », et sur la plaque inférieure, autour de l'Agneau de Dieu (AGNUS DEI) on avait donné la liste des reliques de l'autel : † IN HOC ALTARI SANCTORUM RELIQUIAE CONTINENTUR QUORUM HIC NOMINA SCRIPTA HABENTUR DE LIGNO DOMINI RELIQUIAE SANCTI GEORGII MARTYRIS SANCTI PANCRAII MARTYRIS, SANCTI SEBASTIANI MARTYRIS SANCTI STEPHANI MARTYRIS, SANCTI LAURENTII MARTYRIS DE CRATICULA SANCTI LAURENTII. C'est souvent par le dessous de l'autel que l'on introduisait les reliques, comme on le voit dans l'autel de la comtesse Gertrude au musée de Cleveland, et on trouvera donc à diverses reprises les reliques énumérées à cet endroit. Parmi les saints dont le culte est répandu dans toute la chrétienté on notera saint Pancrace, martyr à Rome en 304, dont les reliques ont été particulièrement vénérées dans l'empire.

*
* *

Consécration épiscopale et déposition de reliques étant les éléments canoniques fondamentaux pour un autel portatif, il est normal de trouver quelques inscriptions qui en font état. L'abbaye Saint-Laurent de Liège avait un autel portatif de porphyre, orné d'une bordure de bronze doré sur laquelle on lisait :

ANNO DOMINICAE INCARNATIONIS MLXI INDICTIONE XIV,
 IV IDUS AUGUSTI DEDICATUM EST HOC ALTARE IN HONORE
 DOMINI NOSTRI JESU CHRISTI ET SANCTAE CRUCIS ET
 BEATAE MARIAE SEMPER VIRGINIS ET SANCTI JOHANNIS
 BAPTISTAE ET OMNIUM APOSTOLORUM ET MARTYRUM
 LAURENTII, PANCRAII, GEORGII ET UNDECIM MILLIUM
 VIRGINUM ET OMNIUM SANCTORUM COOPERANTE
 LAMBERTO II HUIUS LOCI ABBATE MEMORIA DOMINI
 HILLINI PRAEPOSITI ET MAJORUM EJUS

Autour de l'autel les douze apôtres étaient représentés en ivoire⁴⁰. On a choisi pour la consécration le 10 août, jour de la fête de saint Laurent, patron de l'abbaye. Lambert, abbé de 1061 à 1069 est un lettré qui a notamment écrit une Vie de saint Héribert archevêque de Cologne⁴¹, ce qui est peut-être en relation avec la présence dans l'autel de reliques des onze mille vierges de Cologne. De part et d'autre de la plaque de porphyre rouge d'un des deux autels portatifs du trésor de Conques on a inscrit :

(en haut) ANNO AB INCARNATIONE DOMINI MILLESIMO C SEXTO KALENDAS JULII
 DOMNUS PONCIUS BARBASTRENSIS EPISCOPUS ET SANCTE FIDIS VIRGINIS MONACHUS
 (en bas) HOC ALTARE BEGONIS ABBATIS DEDICAVIT ET DE CRUCE CHRISTI ET SEPULCRO EJUS MULTASQUE ALIAS SANCTAS RELIQUIAS HIC REPOSUIT⁴².

C'est l'époque où le siège de Roda est transporté à Barbastro, avec l'appui de Pedro I^{er} roi d'Aragon. On savait que Ponce avait été moine de Saint-Pons-de-Thomières, mais cette inscription est le seul document qui le dise moine de Sainte-Foy. L'abbaye de Conques avait plusieurs

40. *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, par E. MARTÈNE et U. DURAND, Paris, 1724, p. 189-190.

41. *Histoire littéraire de la France*, VIII, Paris, 1868, p. 6-11.

42. *C.I.E.M.*, 9, Paris, 1984, p. 41-43, fig. 27-31. Ponce de Barbastro est mort en 1104, ce qui interdit de dater cette consécration du jour des calendes de 1106.

reliques de la croix. Le cortège des saints qui figure sur les côtés comprend les apôtres et les évangélistes, saint Étienne, sainte Cécile, et trois martyrs agenais, Caprais, Vincent et Foy. Saint Caprais est au centre d'un des longs côtés : le Christ préside à l'autre long côté, avec Marie à sa droite, Foy puis Vincent à sa gauche, une hiérarchie qui ne doit rien au hasard. Le trésor de Conques garde d'ailleurs un autre autel portatif, de même date, avec le Christ, entouré de l'alphabet et l'oméga, Marie et sainte Foy⁴³.

L'abbaye Saint-Laurent de Liège gardait encore au XVIII^e s. un second autel portatif, de pierre verte sertie dans une lame de bronze, qui portait l'inscription de consécration par l'évêque de Liège Raoul le 15 des calendes de mars, en l'an 1137, 5^e indiction, en l'honneur de la Trinité, de la sainte Croix, de la Vierge Marie, de saint Laurent martyr et de tous les saints. Il faut corriger la datation car Raoul de Zähringen a été évêque de Liège de 1167 à 1191. La cinquième indiction se présente pendant son épiscopat en 1172 et 1187 : on préférera cette dernière date, parce qu'il suffit dans l'inscription de rajouter un L (MCLXXXVII au lieu de MCXXXVII), et que le 15 février 1187 est – si c'est le style de Noël qui a été suivi – un dimanche, jour recommandé pour une consécration. Aux quatre coins de l'autel étaient représentés les quatre évangélistes : sur la plaque inférieure il y avait un crucifix d'ivoire⁴⁴.

Un autel portatif de porphyre vert avec garniture de vermeil est conservé au trésor de la cathédrale de Narbonne. Sur le rebord de la plaque on peut lire l'inscription suivante :

+ HIC SUNT RELIQUIE SANCTE CRUCIS ET SANCTI ANDREE ET SANCTI BARTHOLOMEI ET SANCTI MATHEI APOSTOLORUM ET SANCTI BLASII ET SANCTORUM JOHANNIS ET PAULI ET SANCTI NICHOLAI ET SANCTARUM VIRGINUM AGNETIS MARGARETE ET BARBARE. HOC ALTARE CONSECRATUM EST ANNO GRATIE MCCLXXIII NONAS FEBRUARII CONSTRUCTUM PER GUIDONEM DE PILEO PRO CUJUS ANIMA CELEBRANTES ORETIS⁴⁵. Le 5 février 1273 est un dimanche : le Gui de Pileo cité en fin de texte doit être celui qui a réalisé l'œuvre (*constructum*), non l'évêque consécrateur qui, à Narbonne en 1273 est un Pierre de Montbrun : au reste aucun évêque en France ne porte le nom de Gui de Pileo en 1273.

*
* *

Les inscriptions des autels portatifs de la majeure partie du XI^e s. commémorent la croix glorieuse, louent le Dieu très saint, rappellent la vie du Christ.

La croix est au cœur de la vie chrétienne, non la croix de supplice en tant que telle sur laquelle insistera l'iconographie du XV^e s., mais la croix glorieuse, par laquelle le Christ, en donnant sa vie, rachète l'humanité pécheresse. C'est le sens qu'il faut retenir pour l'autel portatif anglo-saxon du deuxième quart du XI^e s., conservé au Musée national du Moyen Âge à Paris. Autour de la plaque de porphyre ont été gravés en haut le Christ en croix entre les symboles de Luc et de Jean, sur les côtés Marie à la droite du Christ, Jean à sa gauche, et sous chacun d'eux un ange, en bas l'Agneau avec le livre fermé et la croix, entre les symboles de Matthieu et de Marc. Le choix du symbole de Luc, le taureau du sacrifice, figure de la Passion, à la droite du Christ, est évidemment intentionnel : l'autre symbole, l'aigle de Jean, a été placé ici à cause de la proximité de l'apôtre figuré sur le long côté⁴⁶. Sur les rebords de la plaque des inscriptions commentent l'iconographie. Au-dessus de la Crucifixion on peut lire :

INGEMIT HIC LUC[AS] PRO REGE [JOHANNES] ET ORA[T]

« Ici Luc gémît pour le roi, et Jean prie ».

43. *Ibid.*, p. 50-51, fig. 26.

44. *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins...* (op. cit. n. 40) p. 190.

45. *C.I.E.M.*, 12, Paris, 1988, p. 43-45, fig. 24-27.

46. *The Golden Age of Anglo-Saxon Art 966-1066*, éd. Janet BACKHOUSE, D.-H. TURNER et Leslie WEBSTER, Londres, 1984, n. 76, p. 92-93, ill. : — Elisabeth OKASHA et Jennifer O'REILLY, « An Anglo-Saxon Altar Portable Altar : Inscription and Iconography », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 47, 1984, p. 32-51 (Inscriptions : p. 33-35).

Le texte peut encore être lu en sa majeure partie, la restitution proposée de *Johannes* tenant compte de ce qu'il s'agit d'un hexamètre et de la façon dont les deux autres inscriptions conservées sont composées⁴⁷. De la même façon, en effet, les inscriptions des longs côtés commentent les figures de Marie et de l'ange Gabriel :

[GE]NITRIX MERET GABRIEL CUI SANCTUS ADHERET

« La mère s'afflige sur celui auprès duquel saint Gabriel se tient ».

DISCIPULUS PLORAT RAPHAEL QUEM SEMPER ADORAT

« Le disciple pleure celui que Raphaël toujours adore ».

L'inscription du rebord inférieur de la plaque a disparu, mais elle devait commenter l'Agneau de l'Apocalypse et l'évangéliste Marc dont le symbole, le lion, est signe de la Résurrection⁴⁸. C'est aussi le sens de l'inscription gravée sur la face supérieure de l'autel portatif de l'abbaye Saint-Pierre d'Abdinghoff, rapportée – mais non datée – par dom Martène et dom Durand⁴⁹ :

IN CRUCE SUSPENSUS AD SE TRAHIT OMNIA CHRISTUS
SURGIT ET INVICTUS DE FUNERE GLORIFICATUS

« Suspendu sur la croix le Christ attire toutes choses à lui.
Il ressuscite de la mort, et vaincu est glorifié ».

Le premier vers est la transposition métrique d'une phrase du Christ rapportée par l'Évangile de Jean (XII, 32) : *et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum*. On retrouve le premier hémistiche dans la littérature du XIII^e s. Le second vers, également léonin, traduit exactement l'affirmation de la croix victorieuse.

L'autel portatif donné par l'empereur Henri II (1014-1024) à la cathédrale de Bamberg, est richement décoré, avec les figures du Christ, de la Vierge, des douze apôtres, et de quatorze séraphins et chérubins⁵⁰. L'inscription est toute tournée vers la louange :

† CHERUBIM QUOQUE ET SERAFIM SANCTUS PROCLAMANT
ET OMNIS CELICUS ORDO DICENS : TE DECET LAUS ET HONOR DOMINE

« † Chérubins et séraphins proclament qu'il est saint
et tout l'ordre céleste dit : à Toi, Seigneur, reviennent louange et honneur ».

Les séraphins sont fort peu cités par la Bible, au contraire des chérubins. Le prophète Isaïe, qui leur donne six ailes, les montre glorifiant le Seigneur : *et clamabant alter ad alterum et dicebant : Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus, Deus exercituum, plena est omnis terra gloria ejus* (Is VI, 3). Il est repris par l'Apocalypse (IV, 8) qui parle des quatre Vivants, portant chacun six ailes et disant : *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus omnipotens*. L'inscription renvoie à ces textes bibliques mais plus encore à la liturgie de la messe qui, après la préface et avant le canon, place le triple *Sanctus* : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Dieu des armées, les cieus et la terre sont remplis de ta gloire ». Le *Te decet laus et honor, Domine* semble inspiré du Psaume LXV (LXIV), 2 : *Te decet hymnus, Deus in Sion*⁵¹, mais plus encore de l'hymnologie, bien que l'on ne rencontre pas cette expression même, dans les recueils et répertoires d'hymnes du Moyen Âge qui ont des *Te decet laus, Te decet hymnus, Te decet omnis gloria, honor, virtus, Te decet laus Domine, Te decet laus, Te decet hymnus, gloriosa Trinitas*.

47. Robert FAVREAU, « L'apport des inscriptions à l'histoire des anges à l'époque romane », *Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, 28, 1997, p. 97-98. Cette inscription n'avait pas été lue de façon complète, mais j'ai pu étudier directement cette table d'autel grâce à la bienveillance de M^{me} Viviane Huchet, directrice du musée et de Madame Lagabrielle, conservateur.

48. Robert FAVREAU, « Le thème iconographique du lion dans les inscriptions médiévales », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, 1991, p. 613-636.

49. *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins* (op. cit. n. 40) p. 243 ; — *In cruce suspensus Salvator commemoratur* (PL., 207, col. 1154).

50. Jules CORBIET (op. cit. n. 1), II, p. 216.

51. Verset repris dans la liturgie du mercredi, *Corpus antiphonarium officii*, éd. René-Jean HESBERT, Rome, 1968, 3, n. 5115, p. 502.

On trouve l'inscription même de l'autel de Bamberg sur un autel portatif d'environ 1180 au Kunstgewerbemuseum de Berlin⁵², et sur un autel portatif de l'église Saint-Michel conservé au musée de Brunswick, on a inscrit un triple *Sanctus* aussi bien sur la plaque supérieure que sur la plaque inférieure⁵³. Sur l'autel portatif de Stavelot aux Musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles le cristal de roche recouvre un parchemin avec aussi le triple *Sanctus* du canon de la messe. Comme il s'agit d'œuvres de qualité, destinées à l'usage exclusif de hauts dignitaires ecclésiastiques on peut voir dans ces inscriptions une affirmation trinitaire, comme l'indiquent Grégoire le Grand, Isidore de Séville, Alcuin, Raban Maur, Hincmar, Rupert de Deutz⁵⁴, ou encore Hildebert de Lavardin :

*Sanctus, Sanctus, Sanctus
Ter positum Sanctus, trinum notat esse; sed unum
Declamat Dominus Deus Sabaoth...
Quas duo de seraphim nocte dieque canunt*⁵⁵.

Innocent III lui aussi affirmera que « le sacrifice de louange est offert également à l'indivisible Trinité, tant au Père qu'au Fils et qu'à l'Esprit de l'un et de l'autre »⁵⁶. Dans cette même tradition patristique se place la plaque inférieure d'un autel portatif du début du XI^e s. au Bayerische Nationalmuseum de Munich⁵⁷ : au centre, en buste, Dieu bénit et tient un livre, sous la forme du Christ avec nimbe crucifère, tandis qu'une inscription dit tout autour :

+ HIC PATER ET LOGOS NECNON PARACLETUS AGIOS
« Ici le Père, et le Verbe et le Saint Paraclet ».

L'emploi de mots grecs permettant de former, laborieusement un hexamètre léonin.

Cette plaque inférieure de l'autel de Munich est cantonnée de quatre bustes de femmes couronnées, dans des médaillons avec leur identification : + JUSTITIA et + TEMPERANTIA en haut, à gauche et à droite, + PRUDENTIA et + FORTITUDO en bas. Ces quatre vertus ont été définies par Socrate, Platon, Cicéron. Pour le premier, la bonne conduite est fondée sur les vertus de prudence, tempérance, force et justice, pour le deuxième un État correctement fondé est sage, courageux, tempérant et juste, pour le dernier la sagesse naît de la mise en pratique des vertus de prudence, justice, force et tempérance. Elles seront reprises par les auteurs chrétiens, et généralement appelées « vertus cardinales » depuis Ambroise, même si quelques auteurs, Alcuin, Raban Maur, Rupert de Deutz et surtout Thomas d'Aquin, préféreraient l'appellation de « vertus principales »⁵⁸. Katzenellenbogen met en relation les quatre vertus cardinales ainsi placées aux angles de l'autel avec l'autel vétérotestamentaire où quatre cornes étaient disposées aux quatre angles (Ex XXXVIII, 2) et cite l'autel de Munich comme la première manifestation de cette iconographie⁵⁹. On peut aussi plus simplement y voir l'attitude vers laquelle il faut tendre quand on s'approche de l'autel, comme l'exprime Sicard de Crémone à propos précisément de l'autel : *Altare... est conversatio perfectorum, qui sunt in fide firmi, sapientia fulgidi, quatuor virtutibus eminentes*⁶⁰. Les quatre vertus cardinales sont placées aux angles de la plaque inférieure d'un autel portatif autour d'un Agneau de Dieu (AGNUS DOMINI) dans un autel conservé au

52. *Ornamenta ecclesiae, Kunst und Künstler der Romanik in Köln*, 2 : Katalog zu Ausstellung des Schnütgen-Museums..., éd. Anton LEGNER, Cologne, 1985, p. 408-409.

53. *Die Inschriften der Stadt Braunschweig bis 1528*, n. 13, p. 20-21, fig. 12 (Die deutschen Inschriften, 35).

54. Robert FAVREAU, « Épigraphe et théologie », dans *Épigraphe et iconographie*, Poitiers, 1996 (Civilisation médiévale, 2), p. 47.

55. *Versus de mysterio missae*, PL., 171, col. 1182.

56. *De sacro altaris mysterio libri sex*, PL., 217, col. 848.

57. Adolf KATZENELLENBOGEN, *Allegories of the Virtues and Vices in Medieval Art from Early Christian Times to the Thirteenth Century*, Londres, 1935, p. 45 et pl. XXVIII, fig. 49.

58. Robert FAVREAU, « Les inscriptions des fonts baptismaux d'Hildesheim. Baptême et quaternité », *Cahiers de civilisation médiévale*, XXVIII, 1995, p. 119-120.

59. A. KATZENELLENBOGEN (op. cit. n. 57), p. 45.

60. *Mitrale seu de officiis ecclesiasticis summa*, PL., 213, col. 18 (l. 1, chap. 3).

musée national du Moyen Âge à Paris, d'environ 1030⁶¹, autour d'une Crucifixion dans un autel du milieu du XII^e s. au musée diocésain d'Augsbourg⁶². Elles sont représentées cette fois en pied autour du porphyre vert d'un autel portatif d'environ 1160 au Kunstgewerbemuseum de Berlin⁶³. Sur la plaque supérieure de l'autel portatif de l'abbatiale St. Peter de Fritzlar, d'environ 1140, les médaillons des symboles des quatre évangélistes, avec les débuts de leurs Évangiles, entourent la pierre d'autel⁶⁴, et sur la face supérieure d'un autel portatif du XII^e s. conservé aux Musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles, les angles sont occupés par les médaillons des quatre fleuves du paradis, en haut TIGRIS et GEON, en bas EUPHRATES et PHISON⁶⁵. Nous sommes ici renvoyés aux quatre fleuves du paradis que cite la Genèse (II, 10-14), mais on peut rapprocher ces iconographies d'autels portatifs, vertus cardinales, évangélistes, fleuves. Saint Jérôme écrit que « les quatre fleuves qui viennent d'une seule source signifient les quatre évangélistes, c'est-à-dire le Christ... Ils irriguent le monde, c'est-à-dire l'Église, et signifient les quatre vertus..., et de même que les quatre fleuves irriguent le paradis, ainsi ces quatre vertus irriguent notre cœur »⁶⁶, ce que reprend exactement une inscription des fonts baptismaux de la cathédrale d'Hildesheim :

† QUATUOR IRRORANT PARADISI FLUMINA MUNDUM

† VIRTUTESQUE RIGANT TOTIDEM COR CRIMINE MUNDUM

« † Les quatre fleuves du paradis irriguent le monde,

† et autant de vertus baignent le cœur pur de péché »⁶⁷.

Le Christ, au centre de l'autel, est la source qui se répand aux quatre points cardinaux du monde par les quatre Évangiles, qui sont comme les quatre fleuves du paradis : les quatre vertus cardinales ont la même source de vie, le Christ, célébré sur l'autel. Il y a là une illustration de la symbolique des nombres familière aux auteurs médiévaux. À propos du nombre quatre, Isidore de Séville rapproche ainsi les quatre évangélistes, les quatre fleuves du paradis, les quatre points cardinaux, les quatre éléments, les quatre vertus cardinales, etc.⁶⁸. Mais l'essentiel est de garder à l'esprit qu'on ne peut commenter l'iconographie d'un autel portatif sans tenir compte de la pierre d'autel sur lequel seront déposés le pain et le vin qui, à la messe, deviendront corps et sang du Christ. Il convient donc que celui qui s'approche de l'autel pour célébrer le sacrifice ait une vie pure, comme le rappelle l'inscription de l'autel portatif d'Orense⁶⁹ et sollicite l'aide du Christ pour communier à ce mystère, comme il est dit dans l'inscription d'un autel portatif de Melk⁷⁰.

Le trésor de la cathédrale de Namur possède un autel portatif du milieu du XI^e s. dont l'iconographie est très originale puisqu'il s'agit de dix-huit reliefs sur les côtés illustrant la vie de

61. Jean-Pierre CAILLET, *L'Antiquité classique, le haut Moyen Âge et Byzance au musée de Cluny*, Paris, 1985, n° 164, p. 239-240.

62. Anna C. ESMEDER, *Divina Quaternitas. A Preliminary Study in the Method and Application of Visual Exegesis*, Assen/Amsterdam, 1978, fig. 43 ; — Joseph BRAUN (*op. cit.* n. 2), I, p. 451 et pl. 79.

63. *Die Inschriften der Stadt Braunschweig* (n. 53) n° 12, p. 19-20, fig. 11 ; — Anton LEGNER, *Romanische Kunst* (*op. cit.* n. 31), p. 185, ill. 359 ; — Peter LASKO, *Ars sacra* (*op. cit.* n. 29), p. 208 ; — Patrick M. DE WINTER (*op. cit.* n. 29), 1985, p. 72 ; — *Heinrich der Löwe und Seine Zeit*, p. 234, n° D 50.

64. *Die Inschriften der Stadt Fritzlar*, éd. Théodor NIEDERQUELL, Munich, 1974 (*Die deutschen Inschriften*, 14), n° 3, p. 3-4 : LIBER GENE(rationis), IN PRINCIPIO VOX CLAMA(antis), FUIT IN DIEBUS.

65. *Musées royaux d'art et d'histoire. Art chrétien jusqu'à la fin du moyen âge*, catalogue par Ad. JANSEN, Bruxelles, 1964, n° 38, p. 17, pl. XXVI.

66. *PL.*, 30, col. 533.

67. R. FAVREAU, « Les inscriptions des fonts baptismaux d'Hildesheim » (*op. cit.* n. 58), p. 116.

68. *Liber numerorum qui in sanctis scripturis occurrunt*, *PL.*, 83, col. 183-184. On peut voir aussi l'étude de Anna C. ESMEDER (*op. cit.* n. 62).

69. ESSE DECET CLARAM VITAM VENIENTIS AD ARAM...(*op. cit.* n. 35).

70. Adolph GOLDSCHMIDT (*op. cit.* n. 30), n° 104, pl. XXXIII, autour de la pierre d'autel :

JHESU CHRISTE TUI MISTERIA CORPORIS ALMI
DA SUMENDA NOBIS ET CLEMENS SACRA CRUORIS.

(seconde moitié XI^e s.).

Jésus avant sa Passion⁷¹. La suite débute sur un petit côté et doit se lire dans le sens des aiguilles d'une montre :

ADNUNT[IATIO], Annonciation, Luc I, 28
 MARIA, Visitation, Luc I, 40
 OFFERTORIUM, Présentation au temple, Luc II, 22
 DEMONIA[US], Guérison d'un possédé, Luc XI, 14
 DUO CECI, Guérison d'aveugles, Matthieu IX, 27
 BEATUS VENTER, Glorification de la Mère de Jésus, Luc XI, 27
 CLAUDIUS, Guérison d'un paralytique, Luc XXI, 14
 CHANANEA, la Cananéenne, Matthieu XV, 22
 EPHETA, Guérison d'un sourd-muet, Marc VII, 34
 ASCENDIT, Sermon sur la montagne, Matthieu V, 1
 CENTURIO, le Centurion de Capharnaüm, Matthieu, VIII, 5
 PUELLA SURGE, Résurrection de la fille de Jaïre, Luc VIII, 54
 FIMBRIA TA[N] G[I]T[UR], Guérison d'une hémorroïsse, Luc VIII, 44
 SAMARITANA, La Samaritaine, Jean IV, 9
 TRANSFIGUR[ATUS], Transfiguration, Matthieu CVII, 2
 DEP[RE]HENS[US] IN ADULT[ERIO], la Femme adultère,
 QUI SINE [PECCATO], Jean VIII, 4
 CECUS SEDEBAT, l'Aveugle de Jéricho, Marc X, 46
 PECCATRIX, le Christ dans la maison de Simon, Luc VII, 37

*
 * *

Les autels portatifs conservés pour le XII^e s. sont pour la plupart du domaine de l'empire germanique. Leur iconographie et les inscriptions qui la commentent ont des caractères nouveaux, comme on peut le voir à partir de quelques-uns d'entre eux, particulièrement importants.

L'autel portatif dit d'Eilbert de Cologne⁷², du nom de l'auteur gravé au centre de la plaque inférieure, a fait partie du célèbre trésor des Guelfes ; acquis par le musée de Berlin en 1935, il est conservé au Kunstgewerbemuseum. Son iconographie générale est simple : sur les côtés dix-huit prophètes, patriarches et rois, avec sur le rebord inférieur l'inscription suivante :

CELITUS AFFLATI DE CRISTO VATICINATI
 HI PREDIXERUNT QUE POST VENTURA FUERUNT
 « Inspirés par le ciel ils ont prophétisé sur le Christ.
 Ils ont prédit ce qui ensuite allait arriver ».

Sur la plaque supérieure huit scènes de la vie du Christ et les douze apôtres entourant le Christ en Majesté entre les symboles des évangélistes, avec, sur le rebord, une inscription qui répond à la première :

DOCTRINA PLENI FIDEI PATRES DUODENI
 TESTANTUR FICTA NON ESSE PROPHETICA DICTA
 « Emplis de la doctrine de la foi les douze pères
 témoignent de ce que les paroles des prophètes n'étaient pas imaginaires ».

On constate au XII^e s. un retour à l'Ancien Testament, avec notamment la perspective de démontrer aux juifs qu'il contient les signes annonciateurs du Messie, à une époque où les « disputes » entre juifs et chrétiens ont été particulièrement nombreuses⁷³. La seule mise en corrélation entre

71. *Ibid.*, n° 61 ; — *Rhin-Meuse. Art et civilisation 800-1200*, Cologne/Bruxelles, 1972, p. 223.

72. Hanns SWARZENSKI, *Monuments of Romanesque Art*, Londres, 1954, n° 29, fig. 241-242 ; — Marie-Madeleine GAUTHIER (*op. cit.* n° 19), n° 98, p. 353 ; — Anton LIGNER (*op. cit.* n° 31), p. 185, ill. 360-361 ; — Patrick M. DE WINTER (*op. cit.* n° 29) p. 65.

73. Jean-Pierre CAILLEL, « La réappropriation du prophétisme par les imagiers chrétiens du XII^e siècle », *Le monde de la Bible*, n° 131, 2000, p. 47-53 ; — Robert FAVREAU, « Controverses judéo-chrétiennes et iconographie. L'apport des inscriptions », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 2001, p. 1267-1303.

prophètes et apôtres était déjà significative. Dans le cas de l'autel d'Eilbert de Cologne chaque personnage vétérotestamentaire et chaque apôtre tiennent un phylactère avec un texte. Que l'on ait ainsi ajouté vingt-neuf textes à une iconographie déjà abondante, sur un autel portatif de dimensions modestes par nature — 13,3 x 35,7 x 20,9 cm — implique que l'on prenne en compte l'apport épigraphique pour le commentaire de cet autel. Un apport savant parce que destiné à un prélat, donc quelqu'un de grande culture. Un apport de grande cohérence pour les apôtres, mais complexe pour les prophètes.

Les deux textes des bords inférieur et supérieur commencent au début d'un même long côté. Le premier prophète qui correspond à cette situation est Daniel qui tient un phylactère sur lequel on lit : CUM VENERIT SANCTUS SANCTORUM CESSABIT UN[C]TIO. « Lorsque viendra le saint des saints l'onction cessera ». Le texte est inspiré de Daniel IX, 24 (*et ungatur sanctus sanctorum*) qui introduit la célèbre prophétie des soixante-dix semaines⁷⁴, interprétée au Moyen Âge comme l'annonce de la date de la venue du Messie, de sa mort et de la destruction du temple en 70, et constamment opposée par les auteurs chrétiens aux juifs lors des « disputes » comme une preuve incontestable de la venue du Sauveur. La citation même de Daniel est tirée du « Sermon contre les païens, les juifs et les ariens » de Quodvultdeus, évêque de Carthage au début du ^{ve} s., un texte constamment repris au ^{xii}^e s., dans les controverses judéo-chrétiennes et dans les drames liturgiques, avec de nombreuses représentations iconographiques⁷⁵. À partir de la naissance du Christ, il n'y a plus de roi oint en Israël. Les citations d'Isaïe : ECCE VIRGO CONCIPIET [ET] PARIET FILIUM (VII, 14) : « Voici que la Vierge concevra et elle enfantera un fils » et de Jérémie, VISUS EST IN TERRIS ET CUM HOMINIBUS CONVERSATUS EST (Baruch III, 38), « Il est apparu sur la terre et a conversé avec les hommes », sont aussi celles que l'on trouve dans le sermon où Quodvultdeus fait défiler devant les juifs des personnages de l'Ancien Testament qui ont annoncé la venue du Christ⁷⁶. Comme dans les discussions entre chrétiens et juifs, ces derniers objectaient que la phrase était de Baruch – qu'ils ne reconnaissaient pas – et non de Jérémie. Pierre de Blois leur rappellera que Baruch avait reçu ces mots de la bouche de Jérémie car il était son notaire⁷⁷.

Ézéchiël est le seul des quatre grands prophètes qui ne soit pas cité par Quodvultdeus. Venant après Daniel il dit : SANCTIFICABO NOMEN MEUM QUOD POLLUTUM EST INTER GENTES (XXXVI, 23), « Je sanctifierai mon nom qui a été profané parmi les nations », et le verset se termine par : « et les nations sauront que je suis le Seigneur quand je ferai éclater ma sainteté sous leurs yeux ». Ce verset était bien adapté à la messe, célébration du Christ mort et ressuscité. Après lui David présente le verset 12 du Psaume XCIV (XCIII) : BEATUS EST QUEM TU ERUDIERIS DOMINE, « Heureux celui que tu instruis, Seigneur ». Ce Psaume était lu aux matines du vendredi dans la liturgie des heures (bréviaire)⁷⁸. Melchisédech vient ensuite tenant le pain et le vin, « Melchisédech, roi de Shalem, apporta du pain et du vin, il était prêtre du Dieu Très haut » (Gn XIV, 18), et l'épître aux Hébreux appliquera au Christ la parole du Psaume (CX, 4) : « Tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech ». Le célébrant devait avoir sous les yeux la figure de Melchisédech — rappelée au canon de la messe — au centre du long côté de l'autel portatif. Le prophète suivant, Osée, annonce que « le nombre des fils d'Israël sera comme le sable de la mer », ERIT NUMERUS FILIORUM IS[R]AHEL QUASI ARENA MARIS (I, 10). On ne voit pas d'évidence pourquoi cette citation sur un autel. Dans son commentaire sur le livre d'Osée, saint Jérôme dit que le nombre des fils d'Israël sera, comme le sable de la mer, dispersé dans tout l'univers : alors Israël, aujourd'hui captif, se recon-

74. E. PHILIPPE, « Daniel (le livre de) », dans *Dictionnaire de la Bible*, II, dir. F. VIGOUROUX, Paris, 1910, col. 1277-1282 (Révélation des soixante-dix semaines).

75. Robert FAVREAU, *Épigraphie médiévale*, Turnhout, 1997 (l'atelier du médiéviste, 5), p. 225-230 ; — Id., « Controverses... » (cf. n. 73).

76. La seule différence par rapport au texte latin de la Bible est l'inversion *Visus est in terris* au lieu de *In terris visus est*. Le choix de Baruch pour Jérémie fait pencher pour une référence au Sermon de Quodvultdeus.

77. *PL.*, 207, col. 849. Il est effectivement dit dans Jérémie : *Scriptis Baruch ex ore Jeremiae* (XXXVI, 4).

78. *Corpus antiphonarium officii*, IV, éd. René-Jean HESBERT, Rome, 1970, n. 6212, p. 55.

naîtra un chef, et ce sera le grand jour du Christ⁷⁹. La prophétie de Malachie peut se suffire à elle-même : *VOBIS TIMENTIBUS DEUM ORIETUR SOL JUSTITIAE* (IV, 2), « Pour vous qui craignez Dieu se lèvera le soleil de justice ». Elle est retenue par l'abbesse Herrade dans son *Hortus deliciarum*.

Au milieu de l'autre long côté ont été placés Isaïe et Jérémie, avec leurs textes, cités notamment par Quodvultdeus, qui annoncent la venue du Messie. À gauche sont deux petits prophètes, Jonas et Nahum. La prophétie du premier dit : *TOLLE ANIMAM MEAM QUONIAM MELIOR EST MI[HI] MORS QUAM VITA* (IV, 3), « Prends ma vie car mieux vaut pour moi mourir que vivre ». Jérôme l'applique au Christ qui en sa vie n'a pu sauver une seule nation, Israël, et par sa mort a sauvé le monde⁸⁰. Peut-être aussi l'auteur du programme a-t-il eu en pensée la phrase de Paul dans l'épître aux Philippiens (I, 21) : *mihī enim vivere Christus est, et mori lucrum*, « pour moi certes vivre c'est le Christ et mourir m'est un gain ». Sur le phylactère de Nahum on lit : *REDDIDIT DEUS SUPERBIAM JACOB SICUT SUPERBIAM ISRAEL* (II, 2), « Dieu a rendu la fierté à Jacob comme la fierté à Israël ». Étant donné la corrélation faite entre prophètes et apôtres, on peut ici penser au commentaire de Rupert de Deutz, un presque contemporain et proche de Cologne : « sous les noms de Jacob et d'Israël sont compris tous les élus, tant anciens que nouveaux, tant ceux qui ont précédé que ceux qui suivent la venue du Christ. Car nous recevons Jacob comme le père selon la chair de douze fils et d'autant de tribus d'Israël, et le Christ comme père, selon l'esprit, des douze apôtres et de tous ceux qui par eux ont cru et croient en lui »⁸¹. Sur la partie droite de ce long côté le texte de Salomon ne pose pas de difficulté : *PER SAPIENCIAM SANATI SUNT QUI PLACUERINT DOMINO A PRINCIPIO* (Sg IX, 19), « par la Sagesse ont été guéris ceux qui ont plu au Seigneur dès l'origine ». En revanche le texte de Joël est pour le moins obscur : *COMPUTRuerunt JUMENTA IN STERCORE SUO* (I, 17), « Les bêtes de somme ont pourri sur leur fumier »⁸². Le texte a été peu commenté par les exégètes, du fait sans doute de sa difficulté. Le contexte de la citation est un contexte de désolation : bêtes mortes, granges dévastées, greniers en ruines car le blé fait défaut. Saint Jérôme écrit que pourrit sur son fumier celui dont le dieu est son ventre : pour lui sont démolis les granges de la félicité future, les greniers de l'abondance éternelle, et les pressoirs sont renversés, car si froment et vin manquent, c'est en vain que granges et pressoirs sont préparés⁸³. On rejoint ici la signification de l'autel, où sont les nécessaires pain et vin de vie. Pour Rupert de Deutz, les bêtes qui pourrissent sur leurs fumiers sont ceux qui finissent leur vie dans la luxure : le sens du texte est : à toi, Seigneur, je confesse mes péchés, à cause de nos péchés nous sommes livrés en la main d'ennemis qui ont dévasté et brûlé notre terre⁸⁴.

Les textes des petits côtés ne sont guère plus explicites dans leur relation avec l'autel. On peut comprendre la parole de Jacob : *VIDI DOMINUM FACIE AD FACIEM* (Gn XXXII, 30), « J'ai vu le Seigneur face à face », qui se poursuit dans le verset : « et j'ai eu la vie sauve » : c'est un texte qu'emploie la liturgie du deuxième dimanche de Carême⁸⁵.

La citation d'Abdias est, quant à elle, particulièrement obscure : *TRANSMIGRATIO JERUSALEM QUE EST IN BOSPHORI POSSIDEBIT CIVITATES AUSTRI* (verset 20), « Les exilés de Jérusalem qui sont dans le Bosphore posséderont les cités du midi ». Pour saint Jérôme, l'exil a lieu à Sepharad, qu'il traduit par Bosphore, ou encore dans toutes les régions, les cités du Midi sont dans la tribu de Juda : dans un sens spirituel l'exil des fils d'Israël c'est l'abandon par eux

79. *PL.*, 25, col. 829.

80. *Ibid.*, col. 1146.

81. *Commentarii in duodecim prophetas minoris*, *PL.*, 168, col. 549.

82. La Bible de Jérusalem qui traduit : « Les grains se sont racornis sous leurs mottes » (?), dit : « sens incertain », et la T.O.B. : « Les grains sont desséchés sous la glèbe » dit de même : « vers difficile, sur quatre mots trois ne se trouvent qu'ici ».

83. *Commentarius in Joëlem prophetem*, *PL.*, 25, col. 960.

84. *In Joël*, *PL.*, 168, col. 213-214.

85. *Corpus antiphonarium officii* (n. 78), n. 7874, p. 460. On notera que la référence de la citation est Gn XXXII, 31 dans la Bible de Jérusalem.

de la lettre qui tue pour l'esprit qui vivifie, de la superbe des juifs pour l'humilité chrétienne, les églises de la vraie et parfaite lumière⁸⁶. Pour Rupert de Deutz, le Bosphore est une région de la mer septentrionale que ne mentionne pas l'Écriture : les nations païennes qui étaient sans connaissance de Dieu, dans l'obscurité et le froid, posséderont les cités du Midi, c'est-à-dire la plénitude de la vraie lumière et de la chaleur, grâce à Dieu qui, par sa seule grâce, a visité les nations⁸⁷. Le Seigneur, célébré sur l'autel, est donc celui qui apporte aux nations la vraie lumière. Le texte du dernier prophète de ce petit côté, Zacharie, QUI TETIGERIT VOS TANGET/PUPILLAM OCULI MEI (II, 8), « Qui vous aura atteint m'atteindra à la pupille de l'œil », s'entend de la protection du Seigneur pour ses fidèles contre toutes les parties adverses⁸⁸.

Sur le dernier petit côté, un des prophètes a disparu, et il ne reste que Sophonie et Balaam. MANE, MANE JUDICIUM SUUM DABIT DOMINUS IN LUCEM ET NON ABSCONDETUR dit le premier (III, 5), « Matin après matin le Seigneur promulguera son droit, et il ne fait pas défaut ». Le Seigneur est le juste juge, il s'efforce d'appeler la cité corrompue à se convertir, mais l'inique Israël n'a pas reconnu son erreur⁸⁹. L'oracle de Balaam, EX JACOB STELLA PRODIET ET DE ISRAHEL HOMO SURGET (Nb XXIV, 17), « Un astre issu de Jacob surgira et un homme se lèvera d'Israël », est évidemment une annonce de la venue du Messie, ce qu'a retenu la liturgie qui, comme ici a remplacé le *consurget virga* par *exsurget homo*, et cite ce verset à deux reprises pendant l'Avent et à l'Annonciation⁹⁰.

Il est fortement question dans ces textes de la supériorité de la foi chrétienne sur la loi d'Israël, mais le choix des prophéties est souvent très original, voire obscur sans l'éclairage de commentaires peu nombreux sur les petits prophètes. On peut se demander s'il n'y a pas dans le milieu de Cologne une source qui donnerait une clé de lecture générale de ces dix-sept textes, car une partie de ceux-ci se retrouvent dans des œuvres du même milieu et de même époque. C'est le cas en particulier du reliquaire coupole de Hochelten au Victoria and Albert Museum de Londres, une œuvre de Cologne, vers 1180, où sont mis en correspondance prophètes et apôtres⁹¹. Sur les dix textes des phylactères des prophètes, six sont les mêmes que ceux de l'autel portatif d'Eilbert de Cologne, ceux d'Isaïe (VII, 14) et de Jérémie (Ba III, 38), mais aussi ceux de Joël, Abdias, Sophonie, Jonas qu'on ne retrouve pas, à ma connaissance, dans d'autres œuvres. Dans le même musée est conservé un prophète Zacharie qui a la même citation que sur l'autel d'Eilbert : il provient d'une tour reliquaire des martyrs de la légion thébaine et des onze mille vierges martyres conservée au Hessisches Landesmuseum de Darmstadt, œuvre du maître de l'autel de saint Grégoire de Siegbourg pour une église de Cologne, vers 1165/75⁹². On peut encore joindre au dossier une enluminure du lectionnaire de l'archevêque Frédéric de Cologne, vers 1130, où l'on trouve pour Ézéchiël et Malachie les mêmes citations que sur l'autel portatif d'Eilbert⁹³, et la châsse de saint Héribert au trésor de l'abbaye de Deutz pour la citation de Malachie⁹⁴.

Au centre de la plaque supérieure le Christ en Majesté, trône en bénissant, entouré d'une mandorle et des symboles des évangélistes. Tout autour de lui les douze apôtres tiennent chacun, sur un phylactère, une phrase du « symbole des apôtres ». À gauche quatre petits tableaux représentent l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, la Présentation au temple, à droite quatre autres

86. *Commentarius in Abdiam prophetam*, PL, 25, col. 1115-1116.

87. *In Abdias*, PL, 168, col. 399.

88. *Commentarius in Zachariam prophetam* de saint Jérôme, PL, 25, col. 1433.

89. *Commentarius in Sophoniam prophetam* de saint Jérôme, PL, 25, col. 1373-1374 ; *In Sophoniam prophetam* de Rupert de Deutz, PL, 168, col. 674.

90. *Corpus antiphonalium officii* (op. cit. n. 78), n° 7338, p. 334.

91. *Annales archéologiques*, 19, 1859, p. 13 ; 22, 1862, p. 5 ; 24, 1864, p. 11 ; 25, 1865, p. 5, 69 ; — Hermann SCHNITZLER, *Rheinische Schatzammer. Die Romanik*, II, Düsseldorf, 1959, n° 17, p. 25, pl. 63-67.

92. Hanns SWARZENSKI (op. cit. n. 72), p. 73, fig. 421, pl. 185 ; — *Rhin-Meuse...* (op. cit. n. 71) ; — Marie-Madeleine GAUTHIER (op. cit. n. 19), n° 104, p. 357-358.

93. *Rhin-Meuse* (op. cit. n. 71), p. 308, pl. 541 (ms. 59 de la bibliothèque de la cathédrale de Cologne).

94. Marie-Madeleine GAUTHIER (op. cit. n. 19), n° 101, p. 354-355.

tableaux illustrant la Crucifixion, les Saintes femmes au sépulcre, la Descente du Christ aux enfers, l'Ascension. La lecture des inscriptions se fait dans le sens des aiguilles d'une montre :

PETRUS DIXIT : CREDO IN DEUM PATREM OM(nipotentem) CRE(atorem) C(aeli E(t) T(errae)
 ANDREAS DIXIT : ET IN JHESUM CHRISTUM FILIUM EJUS U(nicum) D(ominum) N(ostrum)
 JACOBUS DIXIT : QUI CONCEPTUS EST DE S(piritu) S(ancto) N(atus) EX M(aria) V(irgine)
 JOHANNES DIXIT : PASSUS SUB PONCIO PILATO C(rucifixum) M(ortuus) ET S(epultus)
 TOMAS DIXIT : DESCENDIT AD INFERNA TERCIA D(ie) R(esurrexit) A [mortuis]
 JACOBUS DIXIT : ASCENDIT AD CELOS SEDET A(d) D(exteram) P(atris) O(mnipotentis)
 PHILIPPUS DIXIT : UNDE VENTURUS EST JUDICARE V(ivos) E(t) M(ortuos)
 BARTHOLOMEUS DIXIT : CREDO IN SPIRITUM SANCTUM S(anctam) E(cclesiam) C(atholicam)
 MATHEUS DIXIT : SANCTORUM COMMUNIONEM
 SIMON DIXIT : REMISSIONEM PECCATORUM
 TATHEUS DIXIT : CARNIS RESURRECTIONEM
 MATHIAS DIXIT : ET VITAM ETRENNAM AMEN.

Le symbole est attribué aux apôtres dès le II^e s. (saint Irénée). Rufin, vers 400, est le premier témoin de l'attribution à chacun des apôtres d'un article du symbole : « Nos anciens rapportent qu'après l'Ascension du Seigneur, lorsque le Saint Esprit se fut reposé sur chacun des apôtres sous forme de langue de feu afin qu'ils pussent se faire entendre en toutes les langues, ils reçurent du Seigneur l'ordre de se séparer et d'aller dans toutes les nations pour prêcher la parole de Dieu. Avant de se séparer ils établirent en commun une règle de la prédication qu'ils devaient faire, afin que, une fois séparés, ils ne fussent pas exposés à enseigner une doctrine différente à ceux qu'ils attireraient à la foi du Christ. Étant donc tous réunis et remplis de l'Esprit Saint ils composèrent un bref résumé de leur future prédication, mettant en commun ce que chacun pensait, et décidant que telle devra être la règle à donner aux croyants. Pour de multiples et très justes raisons ils voulurent que cette règle s'appelât symbole »⁹⁵. Cette croyance fut admise au V^e s. par Maxime de Turin, Cassien, Fauste de Riez, au VII^e s. par Isidore de Séville, Ildefonse de Tolède. L'état ancien du symbole comprenait douze articles, ce qui a dû conduire à attribuer un article à chaque apôtre au VI^e s. Le texte reçu qui figure dans la liturgie du bréviaire, du rituel, etc., comporte des premiers articles plus développés et deux articles supplémentaires, d'où des variantes dans les différentes œuvres qui présentent chaque apôtre avec un article du symbole, selon les regroupements de texte choisis. Neil Stratford a mis en parallèle huit œuvres des XII^e et XIII^e s. qui présentent les apôtres avec l'article du symbole qu'ils ont choisi⁹⁶. Pierre, André, Jacques et Jean sont toujours en tête, Simon Jude et Mathias, pas toujours en cet ordre, sont les derniers cités. L'ordre suivi dans l'autel d'Eilbert de Cologne est celui du canon de la messe, à la réserve qu'il n'y a pas Paul, cité au canon avec Pierre, et que Mathias ne figure pas au canon. Le choix du symbole des apôtres autour de la partie essentielle de l'autel qu'est la pierre sur laquelle sont placés patène et calice marque bien la supériorité de la Nouvelle Alliance sur l'Ancienne représentée par les prophètes. À la même époque l'abbé de Saint-Denis Suger l'exprime parfaitement en une courte formule dans une des verrières de son abbatale :

QUOD MOYSES VELAT CHRISTI DOCTRINA REVELAT

« Ce que Moïse voile, la doctrine du Christ le dévoile »⁹⁷.

ce qu'Augustin disait déjà : *In veteri Testamento est occultatio Novi et in Novo Testamento est manifestatio Veteris*⁹⁸.

95. *Commentarius in symbolum apostolorum*, PL., 21, col. 337; — A. VACANT, « Apôtres (le symbole des) », dans *Dictionnaire de théologie catholique*, II Paris, 1909, col. 1660-1680.

96. NEIL STRATFORD, *Catalogue of Medieval Enamels in the British Museum*, II : *Northern Romanesque Enamels*, Londres, 1993, p. 119-121.

97. SUGER, *Œuvres*, I, éd. Françoise GASPARRI, Paris, 1996 (Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen Âge, 37), p. 148. De même à la façade occidentale de Saint-Trophime d'Arles : LEX MOISI CELAT QUOD PAULI SERMO REVELAT, C.I.E.M. t. 14, 1989, p. 42-43.

98. PL., 40, col. 315.

Un des autels portatifs du trésor de l'église St. Servatius de Siegburg dit de Saint-Maurice⁹⁹, de la fin du XII^e s., montre la même disposition des dix-huit grands et petits prophètes sur les côtés et des douze apôtres autour de la pierre d'autel en porphyre, les premiers avec leur nom sur un phylactère, les seconds avec des livres fermés — sauf Pierre qui porte les clés — sans inscription. Une impressionnante liste de reliques (HIC CONTINENTUR RELIQUIAE) est énumérée sur les bords de la plaque inférieure¹⁰⁰. Mais, plus que la mise en concordance de l'Ancien et du Nouveau Testament, c'est l'iconographie de la plaque supérieure qui retient l'attention. À gauche sont représentées la Trinité et la Passion (PASSIO CHRISTI), à droite l'Apparition du Christ ressuscité à Marie Madeleine, les Saintes femmes au tombeau vide (SEPULCRUM DOMINI), et l'Ascension. La référence est on ne peut plus claire au canon de la messe où le prêtre, aussitôt après la consécration, fait mémoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension, les mots mêmes inscrits sur l'autel portatif : *Unde et memores, Domine, nos servi tui, sed et plebs tua sancta, ejusdem Christi Filii tui, Domini nostri, tam beate passionis, necnon et ab inferis resurrectionis, sed et in caelos gloriosae ascensionis, offerimus... panem sanctam vitae aeternae et calicem salutis perpetuae*. On se souviendra ici particulièrement que l'iconographie d'un autel portatif doit se comprendre en fonction des Saintes espèces placées sur la pierre d'autel. Les apôtres sont ici l'Église appelée à poursuivre l'œuvre du Christ après son Ascension. Deux idées supplémentaires sont soulignées par l'iconographie et l'épigraphie. À la partie gauche de la plaque le sang coule des pieds du Crucifié jusque sur le corps d'Adam qui sort du tombeau. Dès le III^e s., Origène place la sépulture d'Adam au Calvaire, et après lui saint Ephrem, saint Jean Chrysostome, saint Athanase. En Occident la même croyance a cours à partir de la fin du IV^e s. : *Carmen adversus Marcionem*¹⁰¹, traité de saint Ambroise sur l'Évangile de Luc¹⁰², sermon de saint Césaire un peu plus tard¹⁰³. Déjà saint Paul écrivait aux Corinthiens : « de même que tous meurent en Adam, ainsi tous revivront dans le Christ » (1 Cor XV, 22). Tertullien appellera le Christ *Adam novissimus*, Maxime de Turin *Adam novus*, Jérôme ou Paulin de Nole, *Adam secundus*¹⁰⁴. Un crucifix de l'église Saint-Michel de Lunebourg a la même iconographie que l'autel de Saint-Maurice, et sous Adam qui sort du tombeau une inscription dit¹⁰⁵ :

ADAE MORTE NOVI REDIT ADAE VITA PRIORI

« Par la mort du nouvel Adam la vie revient au premier Adam ».

Un tableau réemployé pour servir de reliure, œuvre d'un maître colonais vers 1180, dit de même¹⁰⁶ :

† QUOD VETUS EXEMIT NOVUS ADAM A MORTE REDEMPT
SUSCITAT INDE DEUS CORRUIT UNDE REUS
VITA REDIT MORS VICTA PERIT HOMO SURGERE CREDIT
SUMMAQUE CUM DOMINO SCANDERE REGNA SUO

« † Ce que le vieil Adam a perdu, le nouvel Adam le racheta par sa mort.

Dieu suscite le salut d'où le coupable avait tiré la chute.

La vie revient, la mort vaincue périt, l'homme croit qu'il ressuscitera

Et montera avec son seigneur aux royaumes suprêmes ».

La présence de la Synagogue et de l'Église rappelle le contexte des controverses judéo-chrétiennes du XII^e s. Ainsi, c'est toute l'humanité qui est sauvée et comme recréée par le sacrifice du Christ, nouvel Adam, rappelé sur l'autel. En second lieu, la représentation de la Trinité, Père

99. Sur la plaque inférieure une inscription (postérieure) disait : *Hoc altare vere sancti Mauricii martiris est et ducis gloriosi*.

100. Clemens M. M. BAYER, « Der Mauritius-Tragaltar in Siegburg : Bemerkungen zu Datierung, Ikonographie und Ikonologie unter besonderer Berücksichtigung der Inschriften », *Heimatblätter des Rhein-Siegkreises*, 60/1, 1992/93, p. 7-46.

101. *PL*, 2, col. 1067-1068 (attribution erronée à Tertullien).

102. *Traité sur l'Évangile de Luc*, 2^e éd., dom Gabriel TISSOT, Paris, 1958 (SC, 52), p. 194.

103. *PL*, 39, col. 1751 (attribution erronée à Augustin).

104. *PL*, 2, col. 869 ; 57, col. 239, 249, 570 ; 23, col. 328.

105. DIDRON, « Bronzes et orfèvrerie du Moyen Âge », *Annales archéologiques*, XIX, 1859, p. 88-89.

106. Marie-Madeleine GAUTHIER (*op. cit.* n. 19), n. 103, p. 356 (tableau avec 16 figures de la Passion).

— sous les mêmes traits que le Fils et avec un nimbe crucifère —. Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, et Fils sur la croix, avec le mot : TRINITAS, affirme avec force que le sacrifice rédempteur est sacrifice de l'indivisible Trinité, même si le Fils seul est représenté sur la croix¹⁰⁷.

L'autel portatif de Stavelot¹⁰⁸, vers 1150/60, conservé au Musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles, est une œuvre illustrant la Mort et la Résurrection du Christ, annoncées par les figures de l'Ancien Testament, célébrées dans l'eucharistie, et aussi une œuvre se situant dans la polémique anti-juive, avec la Synagogue, à la fois « aveugle » à l'enseignement des prophètes, et représentant les juifs coupables de la mort du Christ. En haut et en bas de la plaque supérieure six tableaux sont consacrés à la Mort et à la Résurrection du Christ, en bas la Cène (CENA), la Comparution devant Pilate (PILATUS, JUDEI), la Flagellation (FLAGELLATIO DOMINI), en haut le Christ portant la croix (BAJULANS CRUCEM CHRISTUS), la Crucifixion (S. MARIA, S. JOHANNES), le Tombeau vide (ANGELUS, MULIERES — RESURRECTIO DOMINI). Le terme de *bajulans* est ici un rappel direct de Luc (XIV, 27) et de Jean (XIX, 17). L'annonce de la Passion est faite par quatre scènes de l'Ancien Testament, aux quatre écoinçons déterminés par le quadrilobe qui entoure la pierre d'autel en cristal de roche. La première est le Sacrifice d'Isaac par Abraham (IMMOLATIO ISAAC), avec Isaac qui porte le bois, comme, dans la tableau le plus proche, le Christ porte sa croix (Gn XXII). Dès les premiers auteurs chrétiens, Isaac a été vu dans cette scène comme une figure du Christ. Tertullien écrit dans son *Adversus Marcionem* : *Isaac, cum a patre hostiam deditus, lignum sibi ipse portaret, Christi exitum jam denotabat, in victimam concessi a Patre et lignum passionis bajulantis*¹⁰⁹. Après lui Zénon, Augustin, Prosper d'Aquitaine, Léon le Grand, Maxime de Turin, Paulin de Nole, Eugypsius, Raban Maur, Lanfranc, Bruno, Rupert de Deutz, Hildebert de Lavardin, Adam Scot reprendront la même comparaison. La deuxième scène est celle du serpent d'airain dressé dans le désert par Moïse (Nb XXI, 9) : « Moïse fit un serpent d'airain et le pendit à un poteau, et si les serpents mordaient quelqu'un et que celui-ci regardait le serpent d'airain, il demeurerait en vie ». Le Christ lui-même a donné ce signe comme annonce de sa mort sur la croix : « De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le fils de l'homme soit élevé » (Jn III, 14). Saint Ambroise¹¹⁰ et d'autres après lui rappelleront cette figure vétéro-testamentaire de la croix. Moïse est identifié par les tables de la Loi (LEX DOMINI). La troisième scène est celle de l'Offrande de l'Agneau par Abel (HOSTIA ABEL), la quatrième l'Offrande du pain et du vin par Melchisédech, cette dernière placée immédiatement au-dessus de la dernière Cène. Bien des auteurs ont vu dans Abel une figure du Christ, victime innocente, et dans Melchisédech une figure du Christ, grand prêtre par excellence, intermédiaire entre Dieu et les hommes. Mais ici, plus qu'un rapport patristique, il est fait référence au canon de la messe où le prêtre demande au Seigneur d'accepter l'offrande de l'autel « comme il a accepté les présents d'Abel le juste, le sacrifice du patriarche Abraham, le sacrifice du grand prêtre Melchisédech ».

L'annonce de la Résurrection est faite par les deux scènes latérales incluses dans la quadrilobe, à gauche Samson enlevant sur son épaule les portes de Gaza, à droite Jonas sortant de la bouche du poisson, l'un et l'autre accompagnés de leur nom. La figure de Samson se libérant de sa prison et emmenant avec lui les portes de Gaza n'est pas souvent représentée dans l'art, mais elle donnée par les commentateurs du chapitre 16 du livre des Juges comme une figure du Christ ressuscité, ainsi de Raban Maur¹¹¹, que recopie à trois ou quatre mots près Rupert de Deutz¹¹². Gaza signifie l'enfer, les Philistins les juifs, dont la « perfidie »¹¹³ est démontrée, eux qui ont placé des gardes au tombeau du Christ. Samson qui, au milieu de la nuit, sort de Gaza

107. Cf. ce qui a été dit ci-dessus à propos du triple *Sanctus* sur plusieurs autels portatifs.

108. *Art mosan aux X^e et XI^e siècles*, Bruxelles, 1961, n^{os} 31-32, p. 206-208 ; — *Rhin-Meuse (op. cit. n. 71)*, p. 252 ; — Marie-Madeleine GAUTHIER (*op. cit. n. 19*), n^o 95, p. 351-352 ; — *Die Zeit der Staufer. Geschichte. Kunst. Kultur*, éd. Reiner HAUSCHERR, I. Stuttgart, 1977, p. 409-411 ; Peter LASKO (*op. cit. n. 29*), p. 197-198, fig. 269.

109. *PL.*, 2, col. 346.

110. *Ibid.*, 17, col. 695.

111. *Ibid.*, 108, col. 1194 (*Commentaria in librum Judicum*).

112. *Ibid.*, 167, col. 1049-1050 (*In librum Judicum commentarium liber unus*).

113. Bernhard BLUMENKRANZ, « Perfidia », *Archivum latinitatis Medii Aevi*, XXII, 1952, p. 157-170.

et en emmène la porte jusqu'au sommet de la montagne, c'est le rédempteur, qui ressuscite avant l'aube, sort libre de l'enfer, en brise les portes et monte aux cieux. Quant à Jonas, il est envoyé par Yahvé à Ninive ; au cours de sa traversée une tempête se lève, les matelots y voient la faute de Jonas et le jettent à la mer, un grand poisson l'engloutit, « et Jonas resta trois jours et trois nuits dans les entrailles du poisson », puis fut rejeté sur la terre ferme¹¹⁴. Le Christ lui-même a donné « le signe de Jonas » comme l'annonce de sa mort et de sa résurrection : « comme Jonas resta dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'homme restera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits¹¹⁵. Bien des exégètes naturellement commentent par la suite le « signe de Jonas » : Jonas envoyé prêcher à Ninive, c'est le Christ envoyé par le Père pour le salut du monde ; Jonas jeté dans les flots, c'est le Christ livré à la mort bien qu'innocent ; Jonas englouti puis rejeté par le poisson, c'est le Christ mort puis ressuscité le troisième jour¹¹⁶.

La plaque de l'autel de Stavelot c'est enfin l'ECCLESIA couronnée, tenant la croix et le calice, opposée à la SINAGOGA, les yeux bandés, tenant les instruments de la Passion, lance et bâton avec l'éponge dans sa main droite, couronne d'épines dans sa main gauche, dans les parties supérieure et inférieure du quadrilobe central. La première représentation de l'Église et de la Synagogue autour d'une Crucifixion est dans une série d'ivoires des IX^e-X^e s. de Metz ou de sa région pour des plats de reliure : la Synagogue n'est pas encore un personnage déchu, elle se détourne seulement de la Croix. À partir de la fin du XI^e s., la Synagogue va être représentée très négativement : la couronne tombe de sa tête, sa bannière est brisée, un bandeau couvre ses yeux, et parfois, comme à Stavelot, elle porte les instruments de la Passion et donc est signifiée comme portant la responsabilité de la mort du Christ¹¹⁷. Cette responsabilité est ici clairement affirmée par la présence, sous la *Synagoga*, de la comparution au Christ devant Pilate qui dit : INNOCENS EGO SUM A SANGUINE (*Justi hujus*), « Moi je suis innocent du sang de ce juste », alors que les juifs répondent : SANGUIS EJUS SUPER NOS ET SUPER FILIOS NOSTROS, « Que son sang [retombe] sur nous et sur nos enfants » (Mt XXVII, 24 et 25). L'inscription qui court sur le rebord de la plaque supérieure de l'autel commente très précisément toute cette iconographie et son accompagnement épigraphique :

QUAM COLIT ECCLESIA CRUX MORS VICTORIA CHRISTI
PER SANCTOS PATRIARCHAS ET PROPHETAS
ANTE PREFIGURATA FUIT ET PRESIGNIFICATA
ET TAMEN HEC CECA NUNDUM CREDIT SYNAGOGA

« La croix, la mort, la victoire du Christ que vénère l'Église
ont été auparavant préfigurés et présignifiés par les saints
pères, patriarches et prophètes, et cependant cette Synagogue,
aveugle, ne croit pas encore ».

L'aveuglement de la Synagogue, maintes fois rappelé, est particulièrement souligné dans la *Disputatio Ecclesiae et Synagogae auctore Gillieberto*, du XIII^e s., publiée par Martène et Durand¹¹⁸. Dans le dialogue l'Église appelle la Synagogue sa « mère », mais la dit *surda mater et caeca, mater surda et caeca, mater caeca et misera, sterilis et arida*. Sur la châsse de saint Eleuthère à la cathédrale de Tournai la Synagogue est aussi dite « aveugle » (CECA RUENS SYNAGOGA PERIT FRUSTATUR HONORE).

114. Jon II, 1 et l'ensemble des chapitres I et II.

115. Mt XII, 38-41, XVI, 4 ; Lc XI, 29-32.

116. Par exemple, vers l'époque de l'autel de Stavelot, Rupert de Deutz dans son *De divinis officiis* (PL, 170, col. 125).

117. Bernhard BLUMENKRANZ, « Synagoga méconnue. Synagoga inconnue », *Revue des études juives*, 125, 1966, p. 35-49 ; — ID., *Le juif médiéval au miroir de l'art chrétien*, Paris, 1966, p. 105-108 ; — ID., « La représentation de la Synagoga dans les Bibles moralisées françaises des XIII^e et XV^e siècle », *Israel Academy of Sciences and Humanities Proceedings*, V, 1970, p. 70-91.

118. *Thesaurus novus anecdotorum*, V, Paris, 1717, col. 1497-1506 ; sur un autel portatif de Darmstadt on avait aussi : ... CAECA FUGIT SYNAGOGA (J. BRAUN [op. cit. n. 2], I, p. 475).

Sur les côtés de l'autel portatif sont représentés les douze apôtres avec l'indication de leur martyre : MARTIRIUM PAULI, CRUCIFIXIO PETRI, DECOLLATIO JACOBI, etc. Les passions des douze apôtres rassemblées par le pseudo-Abdias au VI^e s., reprises au XIII^e dans la Légende dorée, ne sont pas souvent représentées dans l'iconographie. Le Christ avait annoncé aux apôtres qu'ils « boiraient le calice qu'il allait boire » (Mc X, 39). Par leur martyre ils ont témoigné de la Bonne Nouvelle que le Christ les avait chargés d'enseigner à toutes les nations. L'inscription placée sur le bord inférieur de l'autel portatif en quatre vers comme la précédente, concerne à la fois les apôtres et les quatre évangélistes représentés aux quatre pieds de l'autel :

HI QUE SCRIPSERE DOCTORE DEO DIDICERE
HORUM FIRMATA PLAGIS ET MORTE PROBATA
ET CELEBRATA SIMUL HORUM DIVINITUS ORE
ISTORUMQUE PIO PARITER SANCCITA CRUORE

« Ce que ceux-ci ont écrit ils l'ont appris de l'enseignement de Dieu, ils l'ont confirmé par leurs supplices et vérifié par leur mort, et a été aussi bien célébré par leur bouche inspirée par Dieu que consacré par le pieux sacrifice de ceux-là ».

Ce témoignage par le sang des apôtres est aussi confirmé par la sainteté de ceux qui ont suivi le message de l'Évangile, les saints dont les reliques ont été placées dans l'autel, comme le dit sobrement l'inscription au centre de la plaque inférieure : RELIQUIE SANCTORUM. La châsse de saint Éleuthère à Tournai rappellera plus tard elle aussi que les apôtres ont été martyrs et évoquera les différents genres de martyre qu'ils ont subis¹¹⁹.

L'autel portatif du Musée diocésain d'Augsbourg porte aussi la représentation de l'ECCLESIA et de la SYNAGOGA — yeux bandés, portant couronne et lance brisée —, que l'on retrouve sur l'autel portatif de l'église St. Vitus de Mönchen-Gladbach¹²⁰, au reste très proche d'esprit de l'autel St. Mauritius de Siegburg. Dans cette œuvre de Cologne, vers 1160, dix scènes se succèdent autour de la pierre d'autel en vert antique. En haut sont représentés l'Offrande de Melchisédech (Gn XIV, 18), le Sacrifice d'Isaac par Abraham (Gn XXII, 9), le Sacrifice d'Abel (Gn IV, 4). Ce sont les trois figures vétéro-testamentaires rappelées par le prêtre au canon de la messe après la consécration. Un distique léonin riche en donne le sens :

MUNERA TERNORUM SIGNANT HEC TRINA VIRORUM
OB NOS OBLATUM SUMMI PATRIS IN CRUCE NATUM

« Cette triple offrande des trois hommes sont le signe du Fils du Père éternel offert pour nous sur la croix ».

Peut-être y a-t-il, dans cette façon de souligner le chiffre trois, une intention d'évoquer la Trinité pour laquelle, depuis Augustin, on emploie l'adjectif *trini*. Sur les côtés latéraux de la pierre d'autel sont figurées quatre annonces vétéro-testamentaires de la Crucifixion, dont la messe fait mémoire. Il y a d'abord Moïse et le serpent d'airain (Nb XXI, 8-9), figure, rappelons-le, que Jésus lui-même a donnée comme annonce de sa mort sur la croix (Jn III, 14). Moïse tient un phylactère sur lequel est écrit : OS NON COM[MINUETIS] EX EO. La référence première est dans les prescriptions concernant la Pâque que Yahvé donne à Moïse : *nec os illius confringetis* (Ex XII, 46) : « Vous ne rompez aucun os de la victime », c'est-à-dire de l'Agneau pascal évoqué au début de ce même chapitre. La prescription est renouvelée par Yahvé à Moïse : *os ejus non confringent* dans le livre des Nombres (IX, 12). Le Psaume XXXIV (XXXIII), 21 affirme que Yahvé protège les justes de tout malheur : « Yahvé garde tous leurs os, pas un ne sera brisé », *custodit Dominus omnia ossa eorum, unum ex his non conteretur*. La citation de Mönchen-Gladbach vient en fait de l'Évangile de Jean : les soldats brisent les jambes des deux larrons mais non celles de Jésus car il était déjà mort. « Car, ajoute Jean, cela est arrivé pour que

119. LE MAISTRE D'ANSTAING, « Châsse de saint Éleuthère », *Annales archéologiques*, t. 13, 1853, p. 113-124.

120. HANNS SWARZENSKI (*op. cit.* n. 72), pl. 223, fig. 529-531 : — Rhin-Meuse (*op. cit.* n. 71), p. 271 : — Hermann SCHNITZLER (*op. cit.* n. 91), n. 36, p. 44-46.

s'accomplisse l'Écriture : On ne lui brisera pas un os », *os non comminuetis ex eo* (XIX, 36). Ce rapprochement conduit à faire du Christ la nouvelle victime de la Pâque par sa mort sur la croix. L'évangéliste ajoute : « ailleurs l'Écriture dit encore : Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé », *videbunt in quem transfixerunt* (XIX, 37). Cette fois c'est une citation du prophète Zacharie (XII, 10), *Aspicient ad me quem confixerunt* et sous Moïse et le serpent d'Airain est représenté Zacharie avec sa citation telle que la donne Jean. Du côté droit de la pierre d'autel ont été représentés Job et Isaïe. Job est la figure même de la patience (IV, 6 ; XVII, 15) et il tient en ses mains le bouclier de la PATIENTIA. Déjà Zénon et saint Jérôme donnent Job comme la « figure du Christ »¹²¹, et Grégoire le Grand comme Rupert de Deutz y voient un modèle de « la patience dans l'adversité »¹²². Quant à Isaïe, il dit, sous une forme abrégée SIC. O. AD O., une annonce du Sacrifice, *sicut ovis ad occisionem* « comme la brebis est conduite à l'abattoir » (LIII, 7), que l'apôtre Philippe applique déjà au Christ lorsqu'il explique le passage à l'eunuque éthiopien (Actes, VII, 31). Dans son commentaire sur Isaïe, Jérôme verra aussi dans le Christ l'agneau conduit devant Pilate et qui se tait, et il sera repris par Prosper d'Aquitaine, Haymon d'Halberstadt, Rupert de Deutz, Hervé de Bourg-Dieu¹²³. Le verset d'Isaïe sert de répons aux matines du samedi saint¹²⁴.

On a donc suivi ici Grégoire le Grand et d'autres auteurs qui conseillaient de prouver aux juifs la véracité de l'enseignement chrétien à l'aide de leurs propres livres¹²⁵. Et dès lors, dans les deux figures qui entourent la Crucifixion en bas de la plaque supérieure de l'autel de Mönchen-Gladbach, il faut voir la victoire de l'Église à gauche — donc à la droite du Crucifié — couronnée, nimbée, avec calice et croix triomphale, sur la Synagogue, qui, les yeux bandés, tient lance et bâton avec l'éponge, instruments de la Passion d'une main, et Tables de la loi de l'autre. Le commentaire en hexamètres léonins est parfaitement clair à ce sujet :

GAUDEAT ECCLESIA DIRA DE MORTE REDEMPTA
LEGIS SUMMA PERIT DUM MUNDUM VITA REDEMIT

« L'Église se réjouit d'être rachetée d'une mort cruelle,
la somme de la Loi périt lorsque la vie racheta le monde ».

Sur les longs côtés sont représentés les douze apôtres, identifiés par leurs noms. Sur l'un des petits côtés le Christ en majesté (MAJESTAS) est entouré de Marie et Jean Baptiste à sa droite, des saints Michel et Étienne à sa gauche. Sur l'autre petit côté le sépulcre vide (SEPULCHRUM) sur lequel veille un ange est entouré des trois saintes femmes du matin de Pâques (MULIERES) et des soldats endormis (CUSTODES). On notera la particularité paléographique de la conjonction du V et du S (VS) que l'on observe aussi dans un autel portatif de l'église Saint-Michel de Brunswick¹²⁶ et dans le nom de *Meinwerkus* sur l'autel portatif de Roger d'Helmarshausen au musée diocésain de Paderborn.

La présence fréquente des apôtres sur ces autels portatifs est peut-être due aussi au fait que ces autels sont destinés souvent à des évêques, successeurs des apôtres, et comme eux chargés d'annoncer la Bonne Nouvelle, ce pour quoi d'ailleurs généralement ils se déplacent et ont besoin d'autels portatifs. Sur un autel de Cologne du troisième quart du XII^e s. conservé au musée de Darmstadt¹²⁷ les douze apôtres sont ainsi représentés — sauf Jean, Philippe et Simon — avec le pays qu'ils ont évangélisé : Pierre Rome, Paul la Grèce, André l'Achaïe, Jacques (le Mineur) Jérusalem, Thomas l'Inde, Barthélemy l'*India tertia*, Jacques la Samarie, Matthieu l'Éthiopie, Jude l'Égypte. Différents auteurs ont donné des listes des pays de missions des apôtres. Fortunat,

121. PL., 11, col. 11-41, *tractatus* XV, de Job, t. 28, col. 619-620 et ss. *Commentarii in librum Job*.

122. *Ibid.*, 75, col. 522. *Morales sur Job*, éd. dom Robert GILLET et dom André DE GAUDEMARIS, Paris, 1975 (SC, 32 bis) ; — PL., 167, col. 1607, *exemplar patientiae*, ou 168 : *Super Job commentarius*.

123. C.I.F.M., t. 18, Paris, 1995, p. 124.

124. *Corpus antiphonarium officii* (op. cit. n. 78), n. 7661, p. 409.

125. Bernard BLUMENKRANZ, *Juifs et chrétiens dans le monde occidental 430-1096*, Paris, 1960, p. 222-226 (La Bible et son emploi).

126. *Die Inschriften der Stadt Braunschweig* (op. cit. n. 53), fig. 12.

127. Cf. *supra* n. 34.

Julien de Tolède, Isidore de Séville, Beatus de Liebana, et on peut y joindre le *Breviarum gothicum*¹²⁸. Il y a un consensus général pour attribuer Rome à Pierre, l'Achaïe à André, Jérusalem à Jacques le Mineur, l'Inde à Thomas — sauf Fortunat qui lui donne Édesse ; l'Espagne est habituellement donnée à Jacques le Majeur ; Julien de Tolède attribue l'Éthiopie à Matthieu, que généralement on voit en Macédoine ; à Jude va la Mésopotamie plutôt que l'Égypte habituellement associée à Simon. Le pays n'est pas ici donné pour Jean qu'on place à Éphèse ou plus globalement en Asie, ni à Philippe, évangéliste de la Galatie.

*
* *

Le XII^e siècle est ainsi marqué par un renouveau du prophétisme, de plus fortes références à l'Ancien Testament¹²⁹, même si ces références se rencontrent avant cette date, ainsi d'un autel portatif du musée national du Moyen Âge à Paris, du début du XI^e s., qui met en scène le sacrifice d'Abraham (ABRHAM), et les deux figures de prêtres, MELCHISEDECH et AARON¹³⁰. Ce renouveau du prophétisme et de la mise en concordance de l'Ancien et du Nouveau Testament, a, pour une part, une explication dans le contexte de controverses judéo-chrétiennes particulièrement fréquentes de la fin du XI^e au début du XIII^e s. Un autre trait des inscriptions des autels portatifs de la fin du XI^e et du XII^e s. est la conséquence des débats qui eurent lieu à la suite de l'enseignement de Bérenger de Tours sur l'eucharistie. Le savant écolâtre, en effet, rejetait la présence réelle du corps et du sang du Christ dans les espèces consacrées du pain et du vin, ce qui avait entraîné une série de condamnations conciliaires et qui provoquera un évident approfondissement théologique du sacrement de l'eucharistie à cette époque. On en trouve l'écho dans les inscriptions des autels portatifs, comme d'ailleurs des calices et patènes, de cette époque. Un des plus importants autels portatifs du XII^e s., celui dit de Saint-Grégoire au trésor de S. Servatius de Siegburg, en offre un bon exemple¹³¹.

L'autel de Saint-Grégoire porte, sur les côtés, dix-huit prophètes, avec leurs noms sur des phylactères. Autour de la pierre d'autel en serpentine huit scènes anépigraphes illustrent la vie du Christ (Annonciation, Nativité, Adoration des mages, Présentation au temple, d'un côté, Baptême de Jésus, Lavement des pieds à la dernière Cène, Crucifixion, les Saintes femmes au tombeau de l'autre). Tout autour de la plaque supérieure sont les figures de trente-deux saints et saintes :

- le long d'un grand côté les apôtres : *Mathias, Judas, Matheus, Andreas, Jacobus, Petrus, Johannes, Simon, Thadeus, Bartholomeus, Tomas, Paulus* ;
- le long de l'autre grand côté douze évêques, avec en tête cinq saints évêques de Cologne du VI^e au XI^e s. : *Cunibertus, Heribertus, Bruno, Severinus, Evergisus, Martinus, Ambrosius, Bricius, Dunstanus, Nicolaus, Servatius, Augustinus* ;
- le long d'un petit côté quatre martyrs « militaires » : *Mauricius, Gereon, Georgius, Mercurius* ;
- le long de l'autre petit côté, quatre vierges martyres : *Cecilia, Ursula, Agatha, Caterina*.

Deux inscriptions, de quatre vers commentent le sacrifice célébré sur l'autel. Autour de la pierre d'autel et commençant au milieu d'un long côté — entre les apôtres Pierre et Jean — on lit :

† ARA CRUCIS CRISTI MENSE COMMUNICAT ISTI
HAC ETENIM RITE SACRATUR VICTIMA VITE
IN QUA STRUCTURA VIRTUTUM NON RUITURA
PONITUR HAC DOMINO DIGNA DOMUS STRUITUR.

128. *PL.*, 88, col. 270 (Fortunat); 96, col. 746 (Julien); 81, col. 389-390 (Isidore) et 392-393 (Beatus); 86, col. 1306-1307 (*Breviarum gothicum* au 30 décembre).

129. Aux autels déjà cités on peut joindre un autel portatif du musée diocésain d'Augsbourg, du milieu du XII^e s., où, aux quatre angles, sont représentées quatre figures vétéro-testamentaires de la Crucifixion et du Sacrifice de la Messe, Melchisédech, Abel, la veuve de Sarepta, Moïse frappant le rocher (Anne C. ESMÉLER, *Divina quaterniats...*, p. 147, n. 145).

130. Jean-Pierre CAHILLÉ, *L'antiquité classique...*, p. 238.

131. Hermann SCHNITZLER, *op. cit.*, p. 46-47, ill. 154, 156-158 ; — Marie-Madeleine GAUTHIER, *op. cit.*, n. 102, p. 355-356 ; — Anton LEGNER, *op. cit.*, n. 365, p. 186.

« † L'autel de la croix du Christ est en relation avec cette table ;
par lui en effet à juste titre est consacrée la victime de vie,
en qui repose toutes les vertus et qui ne périra pas.
Par elle une digne maison est construite pour le Seigneur ».

Trois vers léonins riches et un hexamètre simple mettent ainsi en relation, en une formulation compliquée, le sacrifice du Christ sur la croix et sa commémoration dans l'eucharistie. L'expression *ara crucis* est aussi employée dans une hymne à la croix¹³². On trouve les mêmes deux premiers vers inscrits sur la plaque supérieure d'un autel portatif (v. 1180-1200) au trésor de la cathédrale de Bamberg¹³³. Sur le bord extérieur de la plaque quatre autres vers ont été gravés :

† QUICQUID IN ALTARI TRACTATUR MATERIALI
CORDIS IN ALTARI COMPLETUR SPIRITUALI
HOSTIA VISIBILIS MACTATUR OPERTA FIGURA
INMOLAT HANC PURA DEVOTIO MENTIS IN ARA

« † Ce qui est traité sur l'autel matériel
trouve son accomplissement en l'autel spirituel du cœur.
Une victime visible est sacrifiée sous une forme voilée.
Une pure disposition de l'esprit l'immole sur l'autel ».

Le premier distique est en vers léonins riches, le troisième vers est un simple hexamètre, le dernier est un vers léonin. Ces quatre vers ont aussi été inscrits sur un reliquaire émaillé de Saint-Victor de Xanten, de la fin du ^{xiii}e s.¹³⁴. On a, là encore sous une forme savante, voulu souligner qu'il y avait un nécessaire mouvement de foi pour passer des apparences matérielles à la signification profonde de la consécration eucharistique. C'est un type d'inscription qu'ignoraient les autels portatifs antérieurs à la polémique bérengarienne. Le décret de Gratien insistera sur la signification « spirituelle », c'est-à-dire sur le mouvement de foi qui conduit à voir, après la consécration, sous la réalité « matérielle » du pain et du vin, le corps et le sang du Christ : *Non carnaliter set spiritualiter Christi corpus et sanguinem debemus accipere, spiritualiter magis quam corporaliter corpus Christi debemus accipere, in sacrificio non corporalem sed spiritualem escam accipimus*¹³⁵.

Sur le bord de la plaque supérieure d'un autel portatif de Sainte-Marie-au-Capitole de Cologne¹³⁶, on a gravé un distique très proche de celui inscrit sur l'autel de Saint-Grégoire de Siegburg.

QUICQUID IN ALTARI PUNCTATUR SPIRITUALI
ILLUD IN ALTARI COMPLETUR MATERIALI

« ce qui est signifié sur l'autel spirituel
est accompli sur l'autel matériel ».

Les angles sont ensuite occupés par les figures du tétramorphe, JOHANNES et MATHEUS en haut, MARCUS et LUCAS en bas. Un second distique entoure la pierre d'autel centrale en serpentine qui, de surcroît, est encadré des figures d'Abel offrant l'Agneau et de Melchisédech tenant le vin et le pain.

ARA CRUCIS TUMULI [QUE] CALIX LAPIDISQUE PATENA
SINDONIS OFFICIUM CANDIDUS BISSUS HABET

« L'autel tient lieu de la croix, le calice du tombeau,
la patène de la pierre, le lin blanc du suaire ».

132. *Analecta hymnica Medii Aevi*, t. 8, éd. Guy Marie DREVES, Leipzig, 1890, n° 21, p. 26.

133. Adolf GOLDSCHMIDT (*op. cit.* n. 30), n° 28, p. 28, pl. XXX et XXXI.

134. *Die christlichen Inschriften der Rheinlande von der mitte des achten bis zur mitte des dreizehnten Jahrhunderts*, éd. Franz Xaver KRAUS, Fribourg-en-Br./Leipzig, 1894, n° 656, p. 301.

135. *Corpus juris canonici*..., I, éd. E.L. RICHTER et E. FRIEDBERG, Leipzig, 1922, c. 1330, 1338, 1349.

136. *Die Christlichen Inschriften*... (*op. cit.* n. 134), n° 572, p. 268 ; — *Rhin-Meuse*... (*op. cit.* n. 71) p. 274 ; — Joseph BRAUN (*op. cit.* n. 2), I, p. 481-482. L'autel est déposé au Schnütgen Museum.

Il s'agit d'un distique élégiaque, donc d'une composition métrique franchement différente du premier distique en hexamètres léonins riches. On a donc emprunté à deux sources différentes, la dernière venant d'un poète unanimement reconnu au XII^e s., Hildebert de Lavardin, dans son *De expositione missae*¹³⁷, traité liturgique largement diffusé au Moyen Âge¹³⁸. Hugues de Saint-Victor, son contemporain, a exprimé les mêmes analogies dans son *De sacramentis fidei christianae* : *Ara crucem significat, calix sepulcrum, patena lapidem, corporalis palla sindonem qua involutum est corpus Christi*¹³⁹, mais c'est la formule plus ramassée, d'Hildebert, exprimée en vers donc plus aisée à mémoriser, qui a eu le plus de succès. Le chanoine régulier sous-prieur de Sainte-Barbe-en-Auge, Geoffroi, cite les deux vers de l'*egregius versificator*, dans une de ses lettres¹⁴⁰, et l'évêque de Crémone, Sicard, donne aussi le distique dans la *brevis recapitulatio missae* du livre III du *Mitrale*¹⁴¹. Pierre le Peintre, chanoine de Saint-Omer autour de 1100, avait déjà approché cette explication symbolique dans son *Liber de sacra eucharistia* :

Ara crucis lignum, signatque calix monumentum.

un livre que les éditeurs de la *Patrologie latine* ont publié à la fois dans les œuvres d'Hildebert de Lavardin et de Pierre de Blois¹⁴². La référence au lin comme image du suaire renvoie aux multiples prescriptions données dans le livre de l'Exode pour le sanctuaire (demeure, voile, rideaux du parvis) et les vêtements des prêtres¹⁴³, prescription reprise pour la célébration eucharistique par le décret de Gratien¹⁴⁴. Les deux vers d'Hildebert ont été aussi inscrits sur un autel portatif, disparu, de La Souterraine en Limousin au XII^e s., et sur la patène trouvée dans la tombe de l'archevêque de Cantorbéry Hubert Walter, mort en 1205¹⁴⁵.

Sur un autel portatif du musée de Berlin, de la fin du XI^e s., une inscription dit clairement que la main du prêtre est l'intermédiaire par lequel « le pain devient hostie de vie »¹⁴⁶ et, du début du XII^e s., l'autel portatif de Roger d'Helmarshausen au musée diocésain de Paderborn¹⁴⁷, présente l'évêque saint Meinwerk dans son office de célébrant au moment de la communion : *CALICEM SALUTARIS ACCIPIAM ET NOMEN DOMINI INVOCABO*, « Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur ». Ce texte est dit par le prêtre avant de communier au sang du Christ : c'est une citation du Psaume CXVI, verset 13 (Vulgate CXV, 3), auquel renvoient les récits de la dernière Cène dans les Synoptiques : le Christ prend la coupe (*calice accepto*) et rend grâce. Comme dans l'autel de Paderborn la référence à l'eucharistie et à la présence réelle n'est qu'une mention parmi de nombreuses inscriptions, ici consacrées aux saints vénérés dans l'autel, sur l'autel portatif d'environ 1140/50 provenant d'Hildesheim, conservé au Victoria and Albert Museum à Londres¹⁴⁸. Autour de la plaque de porphyre sont représentées des scènes de la vie du Christ, de sa naissance à sa résurrection, et douze bustes de saints qui s'ordonnent autour du buste du Christ au milieu du long côté supérieur et du buste de

137. *PL.*, t. 171, col. 1194.

138. *Dictionnaire des lettres françaises. Le moyen âge*, rééd. Geneviève HASENOHR et Michel ZINK, Paris, 1964, p. 681-682 ; l'ouvrage de Hans WALTER, *Carmina medii aevi posterioris latina. I : Initia carminum ac versuum medii aevi posterioris latinorum...*, Göttingen, 1959.

139. *PL.*, t. 176, col. 438.

140. *Ibid.*, t. 205, col. 866, *epistola XXXIV ad R. presbyterum* (et col. 865-866, *egregius versificator*).

141. *Ibid.*, t. 213, col. 146.

142. *Ibid.*, t. 171, col. 1212 (Hildebert) ; t. 207, col. 1154 (Pierre de Blois). Voir E. AMANN, « Pierre le Peintre », dans *Dictionnaire de théologie catholique*, XII-2, Paris, 1935, col. 2036-2037.

143. Ex. 25-28, 35-39, Jérôme (*PL.*, t. 25, col. 87-89), Raban Maur (*ibid.*, t. 110, col. 630), Rupert de Deutz (*ibid.*, t. 168, col. 1368) commentent les vêtements de lin du grand prêtre.

144. *Corpus juris canonici*, t. 1, col. 1306.

145. C.I.E.M. II. *Limousin* (4 de la série), 1978, p. 87 ; — Robert FAVREAU, *Épigraphie médiévale (op. cit. n. 75)*, p. 153-155.

146. † *DEXTRA SACERDOTIS COMMENDAT MUNERA VOTIS*

† *QUOD DATUR HOC LAIPDE DE PANE FIT HOSTIA VITE*

(*Die Inschriften der Stadt Braunschweig bis 1528 (op. cit. n. 28)*, n. 8, p. 11-12, fig. 8). L'autel est conservé au Kunstgewerbemuseum de Berlin.

147. Anton LIGNER, *Romanische Kunst in Deutschland (op. cit. n. 31)*, p. 185, ill. 356-357.

148. Patrick M. DE WINTER (*op. cit. n. 29*), p. 74, fig. 86 ; — *The Medieval Treasury. The Art of the Middle Ages in the Victoria and Albert Museum*, éd. Paul WILLIAMSON, Londres, 1986, p. 114-115.

Marie (MATER MISERICORDIE) sur l'autre long côté. Le texte qui accompagne le Christ est une phrase dans laquelle il annonce la dernière Cène et fonde la foi chrétienne en la présence réelle dans l'eucharistie : PANIS QUEM EGO DABO CARO MEA EST. « Le pain que je donnerai est ma chair (pour la vie du monde) (Jn VI, 52). Dans son *De sacro altaris mysterio*, Innocent III, posant la question : « Est-ce que la substance du pain devient le Christ ? » (*Utrum panis transsubstantietur in Christum ?*) écrit¹⁴⁹ : « Je suis, dit-il, le pain vivant descendu du ciel, et le pain que je donnerai est ma chair pour la vie du monde (Jn VI). Le Christ, en effet, appelle sa propre chair du nom de pain, afin de montrer par là que le pain est comme vraiment changé en sa chair, et que le pain devient lui-même » (*Christus igitur seipsum et carnem suam nomine panis appellat, ut ostendat ex hoc quod panis sicut vere mutatur in carnem ipsius, ita vere mutatur in ipsum*).

Un autel portatif conservé jusqu'en 1790 à la cathédrale d'Oloron-Sainte-Marie¹⁵⁰, œuvre du temps de l'évêque Roger (1101-1114), porte des inscriptions en relation directe avec la présence réelle dans l'eucharistie, mise en doute par Bérenger de Tours. Sur la face supérieure on pouvait lire :

RES SUPER IMPOSITAS COMMUTAT SPIRITUS ALMUS
FIT DE PANE CARO SANGUIS SUBSTANTIA VINI
SUMTA VALENT ANIMAE PRO CORPORIS ATQUE SALUTE

« Le Saint Esprit transforme les offrandes ci-dessus placées :
le pain devient chair, la substance du vin devient sang.
Ils procurent le salut de l'âme et du corps à ceux qui les reçoivent ».

Sur la face inférieure on avait ajouté :

DANTUR IN HAC MENSA SANGUIS CARO POTUS ET ESCA
VERBA REFERT CAENAE SUPER HAEC OBLATA SACERDOS
MUNERA SANCTIFICAVIT ET PASSIO COMMEMORATUR

« Sur cette table sont donnés le sang et la chair, breuvage et nourriture.
Le prêtre renouvelle les paroles de la Cène sur ces offrandes.
Il sanctifie ces présents, et la Passion est commémorée ».

Ici ce qu'on appellera au XII^e s. la « transsubstantiation » est clairement affirmée, à l'encontre de la position de Bérenger : le pain devient chair du Christ, le vin son sang, *caro enim mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus*, comme l'a affirmé le Christ (Jn VI, 56). Paul parlait déjà de « nourriture spirituelle », *escam spiritalem* (1 Cor X, 3) pour la manne, figure de l'eucharistie, et saint Ambroise reprendra le mot, *esca caelestis*¹⁵¹. Le verbe *sumere* renvoie au récit de la Cène par Marc : Jésus « prit du pain... et le leur donna en disant : Prenez, ceci est mon corps », *sumite : oec est corpus meum* (XIV, 22). La transformation par l'Esprit Saint, la médiation du prêtre, l'affirmation de la présence réelle, citées dans les inscriptions de cet autel renvoient parfaitement à la confession du concile de Poitiers de 1075 au cours des controverses avec Bérenger : *Credimus corde et ore confitemur panem illum et vinum illud que in altari ad sacrificandum ponuntur, ipsum eundem panem et ipsum idem vinum, post consecrationem que ibi fit virtute Spiritus Sancti per manum sacerdotis, substantialiter transmutatum in verum corpus et in verum sanguinem Christi*¹⁵². Le sacrement de l'eucharistie est « commémoration de la Passion du Christ », souligne le Décret de Gratien¹⁵³, « commémoration de la mort du Christ », reprendra Innocent III¹⁵⁴. C'est en fait un rappel du commandement du Seigneur lors de la Cène, selon la première mention qui en est faite, à savoir celle de Paul dans la première épître aux Corinthiens (XI, 24 et 25) : *hoc facite in meam commemorationem*.

149. *PL.*, 217, col. 869-870.

150. *C.I.F.M.*, 6, p. 161-162. Certains auteurs n'ont pas voulu y voir un autel portatif. Les inscriptions semblent bien leur donner tort (*res super impositas, in hac mensa*).

151. *PL.*, 16, col. 906.

152. Robert SOMERVILLE, « The Case against Berenger of Tours. A New Text », *Studi Gregoriani*, IX, 1972, p. 68.

153. *Corpus juris canonici*, 1, col. 1341.

154. *PL.*, 217, col. 883.

À la suite de l'inscription de consécration de 1187 on lisait, sur un autel portatif de Saint-Laurent de Liège¹⁵⁵ un distique léonin riche :

HIC DATUR IPSE JESUS ANIMARUM POTUS ET ESUS
HAEC TIBI SIT CARA CUI CARO FIT CRUCIS ARA

« Ici Jésus lui-même est donné en breuvage et nourriture des âmes.
Que cet autel de la croix te soit cher, à toi pour qui Jésus devient chair ».

Le mot *esus* est employé pour l'agneau que doivent manger les Hébreux avant leur départ d'Égypte sous la conduite de Moïse (Ex XII, 4), mais a sans doute été ici retenu plutôt pour des raisons de rime. On a, pour des raisons de métrique, aussi inversé l'expression *ara crucis* déjà rencontrée. Le jeu de mots *caro cara* est un exercice que l'on aime bien à l'époque de la vogue du vers léonin. Le message du texte est en tout cas le même que celui de l'autel d'Oloron : après la consécration des espèces du pain et du vin, c'est le corps et le sang du Christ qui sont sur l'autel, nourriture et breuvage pour les âmes. Dans une jolie formule Baudri de Bourgueil termine une inscription pour un autel portatif par :

Christus edet tecum, si Christum vivis edendo.
« Le Christ mangera à ta table, si tu te nourris du Christ »¹⁵⁶.

D'autres inscriptions d'autels portatifs peuvent compléter ce dossier. C'est vraiment le corps du Christ qui est reçu dans l'eucharistie :

IHESU CHRISTE TUI MISTERIA CORPORIS ALMI
DA SUMENDA NOBIS ET CLEMENS SACRA CRUORIS

« Jésus Christ, en ta clémence, donne-nous de recevoir
les mystères sacrés de ton saint corps et de ton sang »
(autel portatif de Melk, seconde moitié du XI^e s.)¹⁵⁷

† HOC DOMINI SACRA CORPUS MACTATUR IN ARA
QUO SUMPTO VIVIT DIGNUS, REUS INDE PERIBIT

« † le corps du Seigneur est sacrifié sur l'autel sacré.
En le recevant celui qui en est digne a la vie, celui qui en est indigne aura la mort ».
(autel portatif de la cathédrale de Modène, XII^e s.)¹⁵⁸

référence à l'avertissement de Paul aux Corinthiens (1 Cor XI, 27 : quiconque mange le pain ou boit la coupe du Seigneur indignement aura à répondre — *reus erit* du corps du sang du Seigneur).

« le pain devient hostie de vie » : DE PANE FIT HOSTIA VITAE
(autel portatif du Kunstgewerbemuseum de Berlin, XII^e s.)¹⁵⁹.

Le saint Sacrifice est nourriture et breuvage — POTUMQUE CIBUMQUE — (autel portatif de la cathédrale de Spire, fin XII^e s.)¹⁶⁰, et il doit être compris de façon systématique — HSOTIA QUAE RITE SIGNATUR MYSTICA PER TE (autel portatif d'Eichstätt)¹⁶¹. Il faudrait ici traiter, avec les inscriptions des autels portatifs, des inscriptions des calices et des patènes.

Ainsi le message épigraphique des autels portatifs de la fin du XI^e et du XII^e s. porte-t-il deux traits caractéristiques : le recours aux prophètes et aux personnages vétéro-testamentaires, pour

155. *Voyage littéraire de deux bénédictins*, (op. cit. n. 40), p. 190.

156. Baudri de Bourgueil, *Poèmes*, éd. Jean-Yves TILLIETTE, Paris, 1998 (Auteurs latins du Moyen Âge), n. 133, p. 141.

157. Adolf GOLDSCHMIDT, *Das Elfenbeinskulpturen aus der Zeit der Karolingischen...* (op. cit. n. 30), 2, n. 104, pl. XXXIII

158. Joseph BRAUN (op. cit. n. 2), I, p. 164.

159. *Die Inschriften der Stadt Braunschweig...* (op. cit. n. 28), n. 8, p. 11-12.

160. Joseph BRAUN (op. cit. n. 2), I, p. 515.

161. *Ibid.*, p. 464-465, pl. 97.

une part sans doute lié aux controverses judéo-chrétiennes de ce temps, et une affirmation plus théologique du sacrement de l'eucharistie, cette fois sûrement liée aux positions aventureuses de Bérenger de Tours sans cesse rappelées au XII^e s. Il reste qu'on peut aussi trouver pour cette époque des inscriptions qui sont à mettre en relation avec la célébration de la messe, comme sur l'autel portatif de Melk, de la seconde moitié du XII^e s., conservé à Washington, le rappel de « l'agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde »¹⁶², ou encore qui évoquent un passage de l'Évangile comme sur un autel portatif d'environ 1165, dont les quatre plaques émaillées des côtés seules conservées sont consacrées à la parabole des vignerons homicides (Mt XXI, 33-42)¹⁶³, dans laquelle le fils du propriétaire de la vigne tué par les vignerons est évidemment une figure du Christ et de sa mort. On trouvera aussi bien des inscriptions qui intéressent le culte des saints, car les saints et leurs reliques sont très liées aux autels (portatifs ou non). Comme le dira un autel portatif d'Allemagne du Sud des environs de 1240 où vingt saints et saintes sont représentés sur les côtés¹⁶⁴ : OMNES ISTI SANCTI QUI SUNT HIC INSCRIPTI ILLORUM SANCTUARIUM EST HIC, « Tous ces saints qui sont inscrits, leur sanctuaire est ici ». Mais avec le XIII^e s. s'arrête la grande série des autels portatifs.

Robert FAVREAU
Centre d'Études supérieures de Civilisation médiévale
24, rue de la Chaîne
BP 603
F-86022 POITIERS

162. Washington, Dumbarton Oaks collection :

† PLUS VALUIT CUNCTIS JOHANNES VOCE PRECONIS

† INQUIT EN AGNE DEI TOLLIT QUI CRIMINA MUNDI

« † Jean a valu plus que tous les autres, lui qui par sa voix de héraut

† annonce : Voici l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde ».

L'expression *praeconis voce*, se trouve dans l'Ex XXXVI, 6 (Adolf GOLDSCHMIDT [*op. cit.* n. 30], II, n. 105, ill. 24).

163. *Art mosan des XI^e et XII^e siècles*, Bruxelles, 1961, n. 33, p. 210 : au musée du Bargello à Florence.

164. Munich, Schatzkammer der Residenz, H. THOMA (*op. cit.* n. 12), p. 26-27.